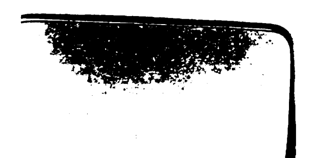
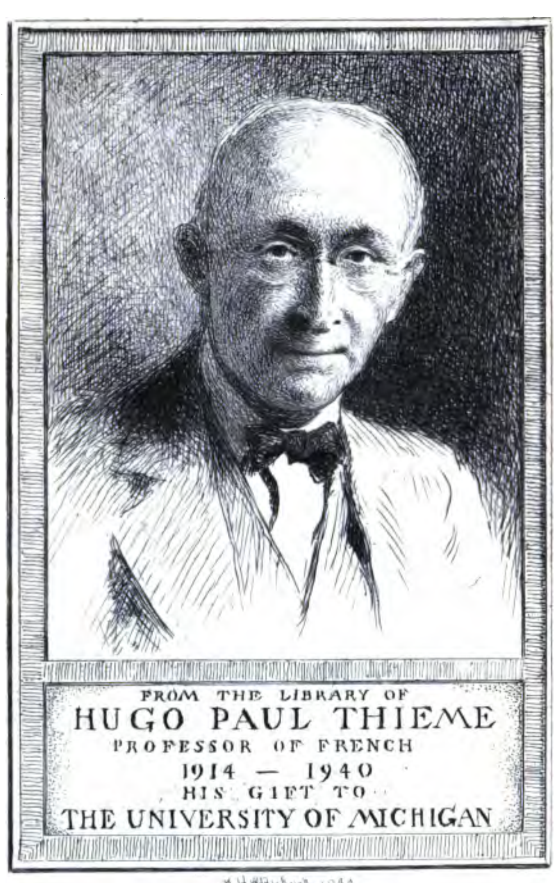



LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME




FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

Amadis Jamyn

Avec sa Vie

PAR GUILLAUME COLLETET

d'après le manuscrit incendié au Louvre

et une Introduction

PAR CHARLES BRUNET



PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

1879

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

AMADIS JAMYN

*

JUSTIFICATION DU TIRAGE

---

100 exemplaires, papier de Hollande, nos 1 à 100.

350 exemplaires papier velin, nos 101 à 450.

N° [redacted]



Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 61, rue de Lafayette.

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

AMADIS JAMYN

Avec sa Vie

PAR GUILLAUME COLLETET

d'après le manuscrit incendié au Louvre

et une Introduction

PAR CHARLES BRUNET

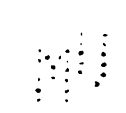


PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

1878





INTRODUCTION

AMADIS Jamyn obtint, dans son temps, une assez grande célébrité. Ses contemporains le regardaient comme l'émule de Ronsard, *le prince des Poëtes*, et on lit encore avec plaisir une partie de ses poésies.

Quoique son style se ressente du goût de l'époque, il est cependant moins emphatique que celui de Ronsard; mais aussi Jamyn a moins d'imagination et de verve.

Malgré la renommée dont a joui Amadis Jamyn, l'on ignore à peu près l'histoire de sa vie, et l'ouvrage inédit de Colletet, que nous publions plus loin, est plutôt une appréciation du bagage littéraire du poëte, qu'une biographie. Nous avons trouvé toutefois des renseignements très intéressants et qui témoignent de recherches persévérantes et consciencieuses, dans une étude publiée en 1859 par M. Berthelin, membre de la société académique de l'Aube.

Amadis Jamyn est né à Chaource, bourg à six lieues de Troyes, département de l'Aube, en 1538, selon les uns, en 1540, suivant les autres. Son père était prévôt

de Chaource et se nommait Amadis Jamyn; sa mère, Marie Chamelet.

Il reçut une bonne éducation et prit de bonne heure le goût des lettres; il étudia la philosophie et les mathématiques.

Ronsard, qui connut Amadis Jamyn très jeune, « le nourrit page et le fit instruire, » dit Claude Binet. Il eut pour maîtres Dorat, Turnèbe et plusieurs autres hommes célèbres. Ronsard lui fit obtenir la charge de secrétaire et lecteur du roi (Charles IX, suivant quelques bibliographes, Henri III selon d'autres).

Après la mort de son bienfaiteur, il se retira dans sa ville natale, où il mourut vers la fin de l'année 1592 ou le commencement de 1593. Il fut inhumé dans l'église de Chaource, probablement dans la chapelle de la famille Jamyn. Les

recherches faites par M. Besseyton, percepteur à Chaource, membre correspondant de plusieurs académies, lui ont fait penser que cette chapelle pourrait être celle connue aujourd'hui sous le nom de Saint-Jean Decollasse.

Il avait fait don, en 1584, aux habitants de Chaource, d'une maison située dans cette ville, « pour y faire ung collége pour » y enseigner et faire instruire les enfants » dudict Chaource et autres lieux. » Par son testament du 15 mai 1591, il lègue un fonds de 300 livres, dont « 50 escus de » gaiges à un homme docte et capable pour » tenir les escholles publiques, et 50 escus » pour la réparation des portes, pontz, » pauez et murailles dudict Chaource, et » pour aultres commodités de ladicte » ville. »

Ce legs était fait à la charge de chanter « un *Te Deum* le jour de la sainct Nicolas

» de may, et une messe haute avec vigilles
» (au son des grosses cloches), pour le re-
» pos de l'âme dudict testateur au jour
» de la fête de saincte Barbe, en dé-
» cembre. »

» Aux charges aussi que ledict régent
» ou principal instruira douze escholliers
» les plus pauures dudict lieu de Chaource,
» sans prendre les mois ni aulcun gaige
» d'iceulx ; lesquels douze escholliers se-
» ront tenus, en mémoire dudict testateur,
» de chanter par chascun dimanche, yssüe
» de la grande messe parocchiale, un *De*
» *Profundis* et la collecte *en la chapelle*
» *du feu père dudict testateur, dedans*
» *l'église dudict Chaource.* »

Enfin, « d'avoir à la porte et lieu plus
» éminent de la maison où se tiendront
» lesdictes eschollles, un tableau de cuyure
« fort éminent et apparent, auquel seront
» escripts en grosses lettres, du caractère

» et longueur de deux pouces au moings,
» les mots qui s'ensuyuent :

Céans est le collége
de Chaource, achepté
et fondé par noble
homme Amadys Jamyn,
secrétaire et lecteur
ordinaire de la chambre
du Roy, Seur de Basly.

Le Collége a existé jusqu'en 1789, et la table de cuivre existe encore.

Il semble résulter de ses poésies qu'il a fait de longs voyages : dans le 3e livre de ses Mélanges, il dit :

. . . Que ma douce franchise
S'est garantie en tous lieux d'être prise.
En mille endroicts au loin j'ai voyagé,
Sans, etc.
. . . .
. . . .
J'ai vu l'Asie, et en tous ses endroits, etc.

Dans le 4e livre des mêmes Mélanges, il parle de son départ d'Avignon et de son séjour à Clavezon, dans le Dauphiné; puis, dans le 5e livre, d'une pièce de poésie qu'il composa entre les montagnes de Savoie.

Il eut un frère nommé, comme lui, Amadis, qui cultiva également la poésie avec succès, comme on le voit par ces vers de la *Galliade* de Guy Lefevre de la Boderie :

Aux deux Jamyns donnez du saint amour les ailes
Pour porter leurs doux vers au sein des damoiselles.

Mais les poésies de ce frère n'ont jamais été imprimées. Il est mort à Châtillon-sur-Seine.

Enfin, si l'on en croit Tallemant des Reaux, notre Jamyn eut une fille naturelle qui était chez mademoiselle de Gournay.

(Voir l'historiette : *Racan et autres rêveurs.*)

Le premier volume des œuvres poétiques de Jamyn ne contient que des vers amoureux ou à la louange des personnes de la Cour. Dans le second volume, le poëte semble s'être tourné vers la religion; mais il s'oublie souvent, et on s'aperçoit aisément qu'il n'a pas abandonné l'amour.

La première édition des œuvres poétiques d'Amadis Jamyn est de 1575, in-4°.

La seconde est de 1577, petit in-12.

La troisième et dernière est de 1579; elle a reparu avec un titre portant la date de 1582.

Le second volume est de 1584, et n'a pas été réimprimé.

Jamyn a en outre traduit en vers une partie de l'Iliade d'Homère.

Charles BRUNET.



AMADIS JAMYN

Par Guillaume COLLETET

Escrit et mis au net
par Monsieur le duc de Montausier

AMADIS Jamyn nasquit à Chaource, diocèse de Troyes. Il fut en sa jeunesse page de Pierre de Ronsard, comme le tesmoigne le mesme Ronsard (1) dans vne de ses Élégies et dans le poeme qu'il lui adresse, qu'il intitule *la Salade* et qui commence ainsy :

Laue ta main, qu'elle soit belle et nette,
Suy-moy de près, apporte vne seruiette
Pour la salade, Amadis, et faison
Part à nos ans des fruits de la saison.

(1) 1er Livre des poëmes.

Et le reste qui vaut mieux que ce commencement. Claude Binet tesmoigne la mesme chose dans la vie de Ronsard, lorsqu'il dit que ce grand poete l'auoit noury page et auoit pris vn grand soing de le faire instruire. Il ne dementit pas aussy les belles espérances que son docte maistre auoit conceues de sa suffisance, car comme il fut sorty hors de pages, il fit paroistre de si belles lumieres d'esprit dans les vers qu'il adressa au Roy Charles IX, que ce prince qui aimoit passionnement les bonnes lettres et les hommes sçauans, le prit en singuliere affection et le fit son valet de chambre, puis secretaire de Sa Majesté et son lecteur ordinaire.

O heureux temps, où le seul mérite donnoit de l'honneur et du crédit, et où les hommes de lettres rencontroient la fortune dans leurs estudes, sans estre obligez de

l'aller chercher dans les antichambres des grands et des princes, et d'augmenter le nombre de ces lasches courtisans qui ne sont sçauans que dans les tendresses et que dans de petits complimens cent fois étudiés et cent fois renouuellez. Le temps est si cher et si précieux à vn homme de lettres, qu'il ne sçauroit conseruer ceste qualité s'il ne fuit ce que les autres cherchent. Je veux dire s'il ne fuit souuent le grand monde qui consomme la plus noble partie de son temps, et s'il n'embrasse la solitude, comme la Muse des belles inuentions et la plus claire source des sciences. Et pendant ce temps-là, vous, ô grands du monde! ô puissances de la terre! trauaillez pour leur fortune, puisqu'ils trauaillent pour vostre gloire!

Les premiers escrits qu'Amadis Jamyn publia furent les argumens en prose des quatre fameux liures de la Franciade de

Ronsard (1), auec quelques sonnets qu'il composa sur ce nouuel ouurage, et imprimés pour la première fois à Paris, l'an 1572. Ce petit échantillon de son esprit le fit cognoistre et estimer de son siecle, et pour le faire cognoistre au nostre, qui ne prend guères la peine de consulter ce qui est plus vieux que luy, je mettray icy la fin d'vn de ces sonnets :

Qui dira maintenant, si par toute l'Europe
Florit le chœur diuin des sœurs de Calliope,
Que l'auteur de leur estre est le grand Juppiter ?
Hé ! qui n'entend crier les Muses par la France?
Juppiter ne se doibt nostre pere vanter,
Le cerueau de Ronsard nous a donné naissance.

Ses œuures poetiques consistent en deux volumes, dont le premier est diuisé en cinq liures.

Le premier des cinq est vn recueil de

(1) Voir la vie de Ronsard, Binet ou Colletet.

plusieurs poesies dédiées à la royne Catherine de Medicis, au roy Charles IX, au roy Henry III, son frère, et à Marguerite de France, royne de Nauarre, et à quelques aultres princes et princesses, poesies dont la pluspart méritent bien d'estre leues, tant pour leur diuersité polie qu'à cause de l'histoire du tems, puisqu'elles en contiennent les éuénements les plus illustres. A propos de quoy je diray que la lecture des excellens poetes, je veux dire de ceux qui, s'éleuant au-dessus de ces esprits vulgaires, qui semblent n'estre nez que pour faire vne chanson ou vn petit sonnet d'amour ou quelques vaines épigrammes, traittent noblement en vers les affaires de leur tems, inspirent de certaines agréables lumières qui ne s'effacent jamais de l'esprit du lecteur. Et tel cognoist mieux l'histoire par nos vers que tel historiographe ne cognoist l'histoire par l'histoire mesme.

Aussy, quand je voy ces poemes sublimes et ces odes heroïques que quelques-vns de nos autheurs anciens et modernes ont consacrés à la postérité, je bénis le siecle qui les a produites et n'en sçaurois assez louer les autheurs. Parmy ces diuerses poesies, son discours sur le mois de Januier et celui de la libéralité des Roys, et son ode de l'élongnement du Roy Charles IX, son poeme de la Chassc, son hymne enuoyée par la Royne mère au duc d'Anjou, son fils, son Genethliaque de la Royne de Nauarre, sont des tableaux que les injures du tems ne pourront effacer.

Le second liure de son premier volume est intitulé *Oriane*. Ce sont des poesies amoureuses qu'Amadis composa pour vne dame qu'il aimoit et qu'il appela de ce nom en memoire de l'Oriane d'Amadis de Gaule. Elle nasquit en Touraine, comme

on le peut inferer d'vn de ses sonnets qui commence par ces mots :

Tours que j'aime, etc.

et par cet autre qui débute ainsi :

Quand l'autre jour vous vinstes en ces lieux.

On jugera de la beauté de ses vers amoureux par le commencement de ceste ode qui sert de frontispice à ses amours d'Oriane ;

La nuit tendait sa couuerture noire,
Tous les oyseaux se taisoient dans les bois,
Sans bruit couloit la riuiere Loire.
Les champs dormoient, on n'oyoit nulle voix.
Lors je m'escarte en vn bois solitaire,
Pressé d'amour qui sans fin m'assailloit,
Et ma raison par vn effort contraire,
Pour me deffendre en vain se trauailloit. Etc.

Parmy ces dernières qui sont composées d'odes, de sonnets, d'épigrammes et d'é-

légies, il y en a vne contre l'honneur qui commence ainsy :

Je ne me plains d'amour, de ma foy, ni de vous.
Je me plains de l'honneur qui nous aueugle tous,
Et qui, comme vn tyran fatal à tout le monde,
Fist que dessus les loix toute chose se fonde.

Je la trouue si belle et si poetique que, hors quelque rudesse et quelque transposition de mots, je l'esgalerois volontiers à celle du Pastor fido qui commence ainsy (1) :

Son troisiesme liure contient les amours du Roy Charles IX et de Marguerite Aquauiua, de la noble et illustre famille d'Atrie, comme a fort bien remarqué *Muret*(2), dans ses commentaires sur ce sonnet de Ronsard :

Ah! belle eau viue.

---

(1) La citation manque au manuscrit, la voici :
De l'honneur vieil tyran qui commande le monde,
Faisant que dessus luy toute, etc.

(2) Le nom est en blanc au Ms.

Il l'intitule les amours d'Eurimedon et de Callyrée, qui sont les mesmes noms que Ronsard employe pour exprimer les passions amoureuses du Roy Charles, son bon maistre. Il paroist assez par ces vers d'Amadis Jamyn, que l'amant estoit vn Roy et que le Roy estoit vn amant :

Son feu que pas vn n'esgale
Fit que son sceptre il laissa,
Et la grandeur abaissa
De Sa Maiesté royale, etc.

Et le beau poeme qu'il intitule *la Fontaine*, pour Marguerite d'Aquauiua, tesmoigne assez qui estoit cette belle et illustre dame de la cour qui auoit capturé le cœur de ce grand et fameux monarque.

L'élégie qu'il nomme *la Volte* m'a semblé si belle en son genre que, si les œuures d'Amadis Jamyn estoient un peu plus difficiles à rencontrer qu'elles ne sont,

je ne feindrois point de l'insérer icy tout entière. Il y a des pensées toutes nouuelles et des imaginations qui ne semblent proceder que d'vn esprit excellent et sublime. C'est le jugement que j'en ay faict autresfois et où je viens de me confirmer encore par la lecture de ce gentil ouurage.

Son quatrième liure qu'il intitule *Artemis*, est encore vn autre tableau de ses passions amoureuses. Il y a de l'apparence, par vn sonnet qu'il fit en partant d'Avignon et qui commence de la sorte :

Depuis que j'ay laissé vostre fiere beauté,
Je n'ay veu que rochers aspres et solitaires
Et le Rosne suiuy de fleuues tributaires
Qui le long de ses rocs à val est emporté.

Que ceste dame qu'il aimoit et qu'il célébra sous le nom d'Artemis, estoit de la ville d'Auignon. Et ce qui me le fait croire d'autant plus, c'est qu'en plusieurs en-

droits de ses dernières amours. il la compare à la belle Laure, et reclame pour louer sa maistresse la noble muse de Pétrarque.

Son cinquième liure est intitulé *Meslanges*. En effect, c'est vn meslange confus de toutes sortes de subjects et de toutes sortes de vers, de sonnets, d'hymnes, de discours, d'épigrammes, d'odes et d'élégies, etc., qui sont d'vn style assez pur et assez net pour le tems, qui se sentoit encore vn peu de la rudesse et de la barbarie des siècles passez. Mais, entre ses autres poemes, je ne sçaurois assez estimer celuy qu'il appelle *l'Oranger et les Charmes* et qu'il commence par ces vers :

Entre ces orangers pres du fleuue de Seine,
Tandis que les Zéphirs souspirent dans la plaine,
Je diray les amours et les charmes aussy
De l'amant Oranger qui, jaune de soucy,
Mourant de desespoir, prit la forme nouuelle
De cet arbre doré qui de son nom s'appelle.

On voit dans ce poeme comme son autheur auoit bien leu et bien faict son proffit des anciens poetes grecs et latins, puisque l'antiquité y est renouuellée de fort bonne grace, et qu'il s'y rencontre des saillies qui ne procedent point d'un esprit mediocre. Son poeme de la diuersité des relligions est beau, pieux et solide et, en un mot, digne du poete et du docte Pimpont auquel il le dédie.

Le second volume de ses œuures n'est pas si commun que le premier, et je puis dire en auoir veu fort peu d'exemplaires. Il fut imprimé à Paris, l'an 1584. C'est vn meslange de vers qui commence par des vers chrestiens et qui continue par d'autres vers de matières différentes de morale, de politique, d'amour, etc. Le poeme qu'il appelle l'Ingratitude et la perfidie d'Origiles, imité de l'Arétin dont il inuoque la muse d'abord, est fort diuertissant et fort

agreable. La prosopopée de François de Maugiron et les vingt-six sonnets sur la mort de Cailus, de Maugiron et de Sainct-Maigrin, sont bien dignes d'estre leus par ceux qui aiment l'histoire du tems. Ils sont composés en faueur du Roy Henry III qu'il appelle Cleophon et duquel ils estoient les mignons et les fauoris. Il y a des tendresses qu'vn amant pouuoit employer pour vne maistresse morte. Et pour moy, je ne les aï pas leus, ces vers, que les larmes aux yeux; tesmoignage certain que ce poete prenoit grande part aux douleurs de son maistre, que le tems ne put jamais consoler de cette perte. Voici le premier des sonnets :

Le fer qui trauersa vos poitrines d'iuoyre (1)
Perça des mesmes coups et mon âme et mon cœur,

(1) Cette citation de Colletet présente, comme toujours, quelque différence avec les œuvres de Jamyn.

L'air seché des souspirs de ma dolente ardeur
Sçait bien quelle poison vostre mort me fit boire.

J'ay donné vos beaux noms en garde à la memoire
Qui jamais ne taira mon feu ny vostre honneur;
Plus tost la mer faudra que ma viue douleur,
Et l'escume des flots plus tost deviendra noire.

Ainsy ce qui fut beau, celeste et precieux,
Enfin se va rejoindre à l'essence des cieux
Comme cherchant le tout dont sa part est bastie.

Mais puisque dans le ciel vous estes pour longtems,
Que ne suis-ie le ciel plein de feux éclatans,
Pour voir auec plus d'yeux mon tout et ma partie.

La métamorphose de la Nymphe ou de cette plante que l'on appelle Nenufar, a des graces, de la nature et de l'art, qui ne pouuoient estre exprimés que par vn si gentil poete. Tout le reste est de la mesme force et a les mesmes naifuetez. Et au lieu d'en faire ici vn inuentaire ennuieux, je diray qu'Amadis Jamyn n'estoit pas

seullement excellent poete, mais qu'il estoit encore un sçauant philosophe. Tesmoin ses discours de philosophie qu'il adressa à Passicharis et à Rodante, imprimés l'an 1584. Il y a des traittez de logique et de morale qu'Aristote et Socrate ne désaduoueroient point. Je crois que ce sont des discours qu'il fit en la présence du Roi Henri III, dans l'académie de Jean-Antoine de Baïf, establie dans mon voisinage du faubourg Sainct-Marcel. Car je sçay par tradition qu'Amadis Jamyn estoit de ceste célèbre compagnie de laquelle estoit aussy Guy de Pibrac, Pierre de Ronsard, Philippe Desportes, Jacques Dauy du Perron et plusieurs autres excellens esprits du siecle. A propos de quoy je diray que j'ay veu autresfois quelques feuilles du liure manuscrit de l'institution de ceste noble et fameuse académie, entre les mains du fils d'Antoine de Baïf, nommé

Guillaume de Baïf, qui les auoit retirez de la boutique d'un patissier où le fils naturel de Philippe Desportes, qui ne suiuoit pas les glorieuses traces de son père, les auoit vendus auec plusieurs autres liures manuscrits doctes et curieux. Perte irréparable et qui me fut sensible au dernier point. Et ce d'autant plus que dans le liure de ceste institution, qui estoit vn beau liure en velin, on voyoit ce que le Roy Henri III, ce que le duc de Joyeuse, ce que le duc de Retz, et la plupart des seigneurs et des dames de la Cour auoient promis de donner pour l'establissement et pour l'entretien de l'académie qui prit fin auec le Roy Henry III, et dans les troubles et les confusions des guerres ciuiles du royaume. Le Roy, les princes, les seigneurs et tous les sçauans qui composoient ce célèbre corps auoient tous signé dans ce liure qui n'estoit après tout que le premier plan de

ceste noble institution, et qui promettoit des choses merveilleuses, soit pour les sciences, soit pour nostre langue. Veuille le bonheur de la France que ceste académie françoise qui fleurit à present et de laquelle j'ay l'honneur d'estre, répare le deffaut de l'autre et que l'on recueille de ceste noble compagnie les fruits que l'on se promettoit de celle du dernier siècle, et (quoy qu'il semble que toutes les choses empirent) que par elle (1) les belles lettres s'eleuent de nostre temps au souuerain degré de toute perfection où elles peuuent estre. C'est le noble souhait que je fais pour sa gloire particuliere et pour l'utilité publique. Amadis Jamyn fut hautement loué par Dorat, par Ronsard, par Gilles Durand et par plusieurs autres autheurs, comme on le voit par le frontispice de ses œuures.

---

1) Cette académie.

Ceste digression que je viens de faire, qui semblera hors de propos à quelques-vns, et qui sans doute ne desplaira pas à beaucoup d'autres, m'a pensé faire passer soubs silence les plus fameux ouvrages d'Amadis Jamyn, qui sont les treize derniers liures de l'Iliade d'Homère, que ce poete mit en vers françois, les onze premiers ayant esté traduits par Hugues Salel. Ouurage d'autant plus considérable et de difficile exécution qu'il fut à mon aduis le premier de toutes les versions en vers où l'on vid l'exacte et agréable obseruation des rimes successiuement masculines et féminines. Ce trauail fut hautement loué par Pimpont, par de Bourg, euesque de Rieux, par Ronsard et par Sceuole de Sainte-Marthe, et comme il est on le void par leurs vers qui commencent le liure. Mais comme il fut d'abord fauorablement reçeu, il a été depuis imprimé tant de fois

que je croirois dire vne chose que tout le monde sçait si j'en rapportois icy quelques vers. Il mit encore en vers françois les trois premiers liures de l'Odyssée d'Homère, desquels je ne diray rien dauantage, sinon que ceux-là nous font regretter les autres liures de la mesme Odyssée que j'apprends qu'il auoit traduits et que ses héritiers n'ont pas publiez. Ce qui doibt apprendre aux bons autheurs qui aiment une réputation légitime, à publier leurs ouurages de leur viuant, et ne se pas attendre aux soings de ceux qui n'ont ny la cognoissance du mérite des liures, ny les bons sentimens que tous les doctes et tous les honnestes gens ont pour eux.

GUILLAUME COLLETET.



ŒUVRES POÉTIQUES

DE

AMADIS JAMYN



Sonnets à diverses personnes.

I

Sur le chiffre du Roy et de la Royne
Loyse de Lorraine.

COMME vos noms l'vn en l'autre s'ambrassent
Dedans ce chiffre en vn corps assemblé :
Ainsi les traits d'vn amour bien reiglé
Entre-noüez dedans vos cœurs s'enlacent.

Vos amitiez toutes autres effacent,
S'entre-liants d'vn lien redoublé,
Et que le nœu soit en soy si comblé
Que les discords jamais ne le deffacent :

Plus ferme soit ce celeste lien
Que ne fut onc le sainct nœu Gordien
Sans que trancher le puisse vn Alexandre.

Comme ce chiffre est sans commencement,
Et n'est fini, de mesme infiniment
L'amour parfaict puisse en vos cœurs s'estendre.



II

Pour le iour de saincte Catherine.

France, feste ce iour de saincte Catherine,
Afin que de tes biens ingrate tu ne sois
Enuers la Déité de qui tu les reçois,
Par elle destournant mainte fois ta ruine.

Tu as connu souuent combien elle est diuine
L'esprouuant au besoin : C'est la Mere des Roys
Inuincibles sur terre en armes et en loix,
Comme Cybele au Ciel des Dieux est l'origine.

Elle a souffert pour toy, tant de maux, tant d'ennuy,
Tant de facheux perils, que la saincte aujourd'huy
Qui luy donne son nom, n'eut oncq tant de martyre.

Pour cela tu lui doibs vn temple et des autels,
Et d'vn style d'acier sur le portail escrire :
Ses vertus l'ont assise au rang des Immortels.

III

A la Royne mere Catherine de Medicis.

Mere des Roys et mere de la France,
Qui de vertus les Roynes surpassez,
Dont le bonheur fut aux siecles passez
Tel qu'est à nous vostre heureuse prudence :

Vostre sainct nom par fatale influence
(Où mille dons les Cieux ont amassez)
Vint affranchir les François insensez,
Qui se tuoyent d'vne ciuile outrance.

C'est par destin qu'auez nom Catherine,
Qui grande, bonne et sage medecine
Auez purgé la France de l'ardeur

Qui la bruloit de toutes parts captiue,
Si que tranchant les testes du malheur,
Donnez d'vn coup le Laurier et l'Oliue.

IV

Sur l'arriuee de la Royne Elisabeth en France.

Elisabeth d'Austriche heureuse pour la France,
Vit de nuict vn tel songe enuoyé des hauts cieux,
Quand sur le poinct du iour le Somne obliuieux
Lioit de ses beaux yeux l'amoureuse puissance.

L'Alemagne guerriere haute de sa naissance,
Et la France tâchoyent de propos gracieux
Chacune à l'attirer, et d'un regard ioyeux
S'efforçoyent de gaigner son illustre alliance.

Tousiours devers la France elle tournoit sa veüe,
Et desia la suivoit d'affection esmeüe,
Dont en se réveillant longuement s'estonna.

Ores que nous voyons en publique allegresse
Toute France adorer vne telle Princesse,
Qui ne croit que le Ciel aux François la donna?



V

Le jour qu'Elisabeth, des Roynes la plus belle,
Prist au monde naissance, ornant sa Maiesté
Des cent belles vertus honneur de royauté,
La France et l'Alemagne eurent debat pour elle.

L'vne la disoit sienne, et vantoit naturelle,
Ayant dans le berceau ses beautez alaitté :
L'autre ne proposoit rien que sa volonté
Brulante de l'Amour d'vne Grace immortelle.

Telle contention vint deuant Jupiter,
Qui voulant de ces deux le desir contenter,
Pour finir le débat donna telle sentence :

Afin que de tous deux i'assoupisse la noise,
Elisabeth doit estre Alemande et Françoise :
Alemande en naissant, Françoise d'alliance.



VI

A Marguerite de France, sœur du Roy Charles IX

QVI te voit Marguerite, vn astre de la France,
Sœur de nostre Monarque, il voit en vne fleur,
En vne perle unique (admirable valeur)
Mille prez, mille fleurs emprunter leur naissance :

Mille perles il voit en heureuse abondance
Qui passent d'Orient la richesse et l'honneur,
Mille et mille vertus graces de ta grandeur,
Qui dans ton braue esprit ont choisi demeurance.

C'est le vray paradis que l'on doit rechercher :
Venus mere d'Amour n'est digne en approcher
Tant s'en faut qu'vne moindre approche à ton merite.

Hé, mais qui penseroit qu'un thresor si diuers
En vne seule fleur embellist l'Uniuers?
Ceste faveur du Ciel est seule à Marguerite.



VII

Au Roy Henry III, lors estant Monsieur.

De Thesée et d'Hercule en mille endroits prisée,
La vaillance remplit et la terre et les cieux,
Pour auoir foudroyé les Monstres odieux,
Ne trouuant nulle emprise à Vertu malaisée.

Le Roy est nostre Hercule, et vous nostre Thesée,
Freres de sang, de cœur, dignes enfans des Dieux,
Qui perdez et domtez, Princes victorieux,
Les monstres qui la France auoient toute embrasée.

Au nom de ce Héros seulement l'Uniuers
Ne trembla, mais encor Pluton et ses Enfers,
Tant forte est la vertu qui deux Princes assemble.

Puisqu'outre les liens d'vne mesme vertu,
Vn mesme sang vous ioint : quel vice combattu,
Quel monstre, quel enfer dessous vous deux ne tremble ?



VIII

Au Roy Charles IX.

Fabius qui le nom de tres grand rapporta,
Mattant d'vn Hannibal la force redoutée,
Resueillant la vertu de Rome espouuantée,
La gloire qu'on vous doit jamais ne merita.

Sans plus de l'ennemi les armes il domta,
Euitant le combat : mais sa Romaine espée
N'en peut faire mourir la puissance coupée,
Et Scipion sur lui cet honneur emporta.

Vous remportez des deux et l'vne et l'autre gloire :
Car vous auez du tout vne entière victoire,
Où nul plus grand que vous ne mérita le prix.

Vous auez des plus fins affiné la prudence,
Sagement acheué, sagement entrepris,
Trompant l'heur des méchans et des bons l'esperance.



IX

Pour la feste des Rois.

Les anciens souloyent leurs monarques élire
Par sort, mais vos ayeux par l'effort du harnois
Et par mille vertus ont acquis des Gaulois,
Malgré leurs ennemis, le bien-heureux Empire.

Le sort puisse venir à quiconque desire
D'estre Roy de la féue à la feste des Roys :
Mais tousiours la Vertu compagne des François
Vous garde le royaume et vos honneurs admire.

On dit quand Merouee entra le glaiue au poing
Ez Gaules, qu'il auoit tantost à son besoing
La Fortune et tantost la Vertu non commune.

Par ces deux il receut Royaume et Maiesté :
Mais s'il faut regarder à son cœur indomté,
La Vertu le fit grand et non pas la Fortune.



X

Pour une Mascarade.
Prieres des Captifs.

Ayez pitié de ces huict cheualiers
Qui mille fois n'ont épargné leurs ames
Pour maintenir la liberté des femmes,
Ioignant le Myrte à l'honneur des lauriers.

Nous sçauons bien que ces vaillants guerriers
Sentent au cœur les amoureuses flames,
Et que priez de si gentilles Dames
Ne nous tiendront longuement prisonniers.

Ainsi vos yeux aynt tousiours la victoire
Sur les gardiens du temple de la Gloire :
Las! nous pensions vaincre ces demi-Dieux

Par nos vertus de qui la terre est pleine :
Mais en vne heure, ô inconstance humaine!
On perd la gloire acquise en mille lieux.



XI

Pour l'entree du Roy Charles IX,
en sa ville de Paris.

Non autrement que le grand Iupiter
Fit son entree en la voûte éternelle,
Lors que sa sœur et sa femme immortelle
Vint son courage en mesme lict domter :

On vit des Dieux la troupe se planter
Toute pompeuse en ordonnance belle :
On vit par tout vne gloire nouuelle
Et le Ciel pur de beautez s'éclater.

Vne grand'flamme en rayons estandue
Dessus leurs chefs çà et là respandue
Eblouissoit : d'aise on n'oyoit que bruit.

Telle ie voy de mon prince l'entree :
Maint demi-Dieu de tous costez le suit :
De cris ioyeux resonne la contree!



XII

Pour la Iunon nopciere à la mesme entree.

Catherine a regi la nauire de France,
Quand les vents forcenez l'enuironnoyent de flos,
Mille et mille tourmens ont assiégé son dos,
Qu'elle a tous surmontez par longue patience.

Cette inuincible Royne, admirable en prudence,
Veillant pour ses enfans en tous lieux sans repos,
Au temps qu'vn chaste amour vient allumer leurs os
Les fait Roynes et Roy par nopciere alliance.

C'est elle qui l'Oliue en la France r'ameine,
Alliant nostre Prince à la race Germaine.
D'où vient à ce Royaume vn bien-heureux renom :

Et Paris qui la voit si accorte et prudente
Luy donne de Iunon la figure presente,
Signe qu'elle leur est ce qu'au Ciel est Iunon.



XIII

A Monseigneur le grand Prieur.

Cheminant bien auant parmi la troupe épesse
De vos belles vertus, quelle dois-je toucher ?
Trop de matiere vient mon esprit empescher,
Et ie me trouue pauure ayant trop de richesse.

A vous cher nourriçon d'Euterpe la Deesse,
Qui adorez ses Sœurs, et n'auez rien plus cher
Que leurs temples sacrez en tous lieux rechercher,
Faut donner de beaux vers ennemis de vieillesse.

Ne parlons que d'Amour, et de tous ces escrits
Qui paissent en repos les amoureux esprits,
Attendant que vos faicts estonnent tout le monde.

Mais vous donner des vers c'est donner aux oyseaux
Des ailes pour voler, à l'Ocean des eaux,
A Mercure eloquence, à Pithon la faconde.



XIV

A Vénus pour la Paix.

Fille de Iupiter, mere d'Amour vainqueur,
O des hommes et Dieux la volupté feconde,
Qui de tant d'animaux repeuples tout le monde,
Monde sans ta liesse vn solitaire horreur.

Bride (si tu le peux) la terrible fureur
Qui court dessus la terre et sur la mer profonde,
Et auec les rayons de ta lumiere blonde
Tempere de ton Mars l'audace et la terreur.

Quand tout souillé de sang et de sueur poudreuse
Ses armes il dépouille et sa colere affreuse,
Pour boire auec ses yeux tes beautez à longs traits :

Quand il baise ton col, lors auec telle grace
Pry-le s'en retourner aux montagnes de Thrace,
Qu'il laisse nostre France en vn siecle de Paix.



XV

A Venus pour l'Isle de Cypre.

Autre version d'un ms. de la Bibliothèque impériale.

Fille de Juppiter, mere d'amour vainqueur
Des hommes et des Dieux, ô Deesse feconde
Qui de tant d'animaux fais foisonner le monde
Qui seroit sans ton germe vn solitaire horreur.

Bride ores que tu peux la terrible fureur
Qui court dessus la terre et sur la mer profonde,
Et auec les beaulx Rais de ta lumiere blonde
Tempere de ton Mars la menace et l'ardeur.

Quand tout baigné de sang et de sueur pouldreuse,
Ses armes il despouille et sa face hydeuse
Pour repaistre ses yeulx de tes beautés espris,

Quand ton col il estrainct, lors auec telle grace,
Pry-le s'en retourner en ses neges de Thrace,
Qu'il laisse l'isle en paix, qui te nomme Cypris.



XVI

De Dauid elisant l'vn des trois fleaux de Dieu.

Infinis sont les maux de nos malheureux iours :
Non seulement la Peste ou la Guerre sanglante,
Ou la palle Famine aux mortels se présente :
Vn camp de maux cachez ici bas fait son cours.

Mais le cœur bien muni se propose tousiours
Les accidens du Ciel ou de Fortune errante.
A fin d'y resister d'vne force constante,
Sans abaisser l'esprit aux violens destours.

Toutefois il ne faut comme Dauid elire
Entre tant de malheurs le mal qui est le pire,
Duquel nous ne puissions nous mesmes garantir.

« Car c'est bien vn plaisir de personne inhumaine
« De rire du tourment qui tient vn autre en peine :
« Mais la douceur est grande à ne point le sentir.



XVII

Pour vn jeu de Balle forcee.

VOYANT les combatans de la Balle forcee
Merquez de iaune et blanc l'vn l'autre terracer,
Pesle-mesle courir, se battre, se pousser,
Pour gaigner la victoire en la foule pressee :

Ie pense que la Terre à l'égal balancee
Dedans l'air toute ronde, ainsi fait amasser
Les hommes aux combats, à fin de renverser
Ses nourriçons brulans d'vne gloire insensée.

La Balle ha sa rondeur toute pleine de vent ;
Pour du vent les mortels font la guerre souuent,
Ne rapportant du ieu que la Mort qui les domte,

Car tout ce monde bas n'est qu'vn flus et reflus,
Et n'apprennent iamais à toute fin de conte,
Sinon que cette vie est vn songe et rien plus.





Amovrs d'Oriane.

XVIII

QUAND ie m'eslongne à l'escart de vos yeux,
Mon cher esprit loin de vous ne seiourne :
En me quittant à vous il s'en retourne
Comme à son Tout, son plaisir et son mieux.

Le corps peut bien courir en diuers lieux.
De mon esprit vous seule este la bourne :
Ses pensemens ailleurs il ne destourne,
D'vn plus haut bien n'estant point enuieux.

Mais vn malheur en ce penser l'offense,
C'est qu'il ne voit aucune recompense
Sinon douleur fruict de mon amitié.

Que n'ont vn corps mes secrettes pensees ?
En y voyant vos graces amassees,
D'elles, peut estre, auriez quelque pitié !



XIX

On dit que l'amitié vient d'vne sympathie
Qui passionne en nous également les cœurs,
Qu'elle naist de l'accord et semblance des mœurs,
Fondement où sa force et grandeur est bastie.

Ainsi chaque element l'vn à l'autre se lie,
Et de tout l'Vniuers les changeantes humeurs :
De là vient que l'Amour brule en moy ses ardeurs,
Qui font que pour t'aimer moy mesme ie m'oublie.

Qui ne voudroit t'aimer, quand d'vn tour de tes yeux
Tu pourrois captiuer le plus digne des Dieux
Par les traits decochez de ta plaisante face ?

Mais autant que i'adore et prise ta beauté,
Aimes autant, et loin chasse la cruauté :
« Amour sans compagnon incontinent se passe.



XX

I'avois si bien mon ame en la tienne enlacee,
Mon cœur dedans ton cœur, mes yeux dedans tes yeux,
Que pour longueur de temps ou distance de lieux,
Delaissant ta beauté ie ne t'ay point laissee.

Ny iour ne s'est passé ny nuict ne s'est passee,
Qu'Amour du mesme trait dont il blesse les dieux
N'ait transpercé mon cœur tant ie fus curieux
D'aller où ce grand Dieu l'embûche auoit dressée.

Ie me suis eslancé moy mesme dans les rets,
I'ay mis mon estomach pour la butte des traits :
Car i'estois assuré que pouuoit ton visage :

Doy-ie m'en lamenter ? ce seroit sans raison :
De ta faueur sans plus depend mon auantage
Puis que tu peux ouurir ou fermer la prison.



XXI

PENSER, qui peux en vn moment grand erre
Courir leger tout l'espace des cieux,
Toute la terre, et les flots spacieux,
Qui peux aussi penetrer sous la terre :

Par toy souuent celle-là qui m'enferre
De mille traits cuisans et furieux,
Se represente au deuant de mes yeux,
Me menaçant d'vne bien longue guerre.

Que tu es vain, puis-que ie ne sçaurois
T'accompagnant aller où ie voudrois,
Et discourir mes douleurs à ma Dame !

Las! que n'as-tu le parler comme moy,
Pour lui conter le feu de mon esmoy,
Et lui ietter dessous le sein ma flame ?



XXII

PVIS QVE dans ta prison ie suis si mal traité
Et que tu n'as égard au tourment de ma vie
Suiette à la rigueur de trop de tyrannie,
Abandonne ta proie et rends ma liberté.

Mon cœur que dans tes yeux tu retiens arresté
Ne merite la mort : si l'ame m'est rauie
De qui si constamment te verras-tu seruie?
Il ne sied au vainqueur d'vser de cruauté.

Regarde mon amour qui tousiours continue :
Les dieux te puniront si ta rigueur me tue,
Et voudront iustement ma mort de mort punir.

D'autant que l'amitié plus que la haine est belle,
D'autant ne vaut-il mieux aux siecles auenir
De douce auoir le nom que le nom de cruelle?



XXIII

Le poisson écaillé ne peut tirer sa vie
S'il n'est au fond de l'eau, son liquide element :
Ainsin aupres de vous ie vy tant seulement,
Et quand i'en suis absent la vie m'est rauie.

Contempler les beaux yeux et le front de s'amie,
C'est viure sans mentir, c'est viure doucement,
Et nul amant ne peut auoir contentement
Loin de celle qui tient son bien et son enuie.

Ie le connois assez par ce triste depart
Estant privé du bien de vostre doux regard.
Que mon corps ne peut-il estre en diuerse place

En mesme poinct de temps comme l'esprit soudain ?
A fin qu'absent, present je veisse vostre face
Sans laquelle en tous lieux tout me vient à dédain ?



XXIV

Allant voir mon ami qu'vne fieureuse ardeur
Tient au lict attaché, mon œil se reconforte
D'y voir ce qui me poind d'vne blessure forte,
Mais de l'ami malade ensemble i'ay douleur :

Ie desire reuoir en sa pleine vigueur
Le corps de mon amy qu'vn lict ennuyeux porte :
Mais craignant ne voir plus celle qui me transporte
S'il guarist, ie ne sçay comment plaire à mon cœur.

C'est le froid et le chaud qui combat ma pensee
Entre deux passions çà et là balancee :
Qui des deux le plus fort doit gaigner ma raison ?

Puisque ie n'ay moyen qu'en voyant le malade
D'auoir de ma Maistresse vne amoureuse œillade,
I'aime sa maladie et non sa guarison.



XXV

D'vn Lacet.

Dovce Oriane à la grace attrayante,
Brulant d'amour qui point ne cessera
Tant que mon ame en ce corps logera,
Ce beau Lacet en May ie te presente :

Ce beau Lacet tissu de main sçauante,
Trois fois heureux qui ton corps lacera :
Où loin de toi ton Amadis sera
Ayant d'ennui la face pallissante.

Il est fragile, et pource il ne resemble
A ce lien qui nous estreint ensemble.
L'vn tous les soirs se trouuera defait.

Mais cestuy-là qui nos deux cœurs enlace
Ne doute point qu'on le rompe ou deface.
Qui deferoit ce que le Ciel a faict?



XXVI

Te ressembler de bonheur ie voudrois,
Chanson, qui fais au beau sein de Madame
Iardin de lis, de roses et de bâme,
Vn long seiour, où moy ie ne sçaurois.

Tout bellement de là ie glisserois
Iusqu'au verger où la rose on entame,
Et moderant les chaleurs de ma flame,
Au gué d'amour mon feu ie plongerois.

Malgré le Chien qui dans le ciel aboye,
Qui de Venus nous interdit la ioye,
Ie ne lairrois de prendre mes ébats.

» Amour est Dieu : Qui trespasse en sa guerre
» Ne doit-il pas autant de gloire acquerre
» Que cil qui meurt pour le Dieu des combats ?



XXVII

J'AIME bien mon Penser; luy seul me represente
Le beau front, les beaux yeux de ma belle ennemie,
Son maintien, sa parolle, et sa grace infinie,
Et me la fait reuoir bien qu'elle soit absente.

Non, ie ne l'aime point, c'est luy qui me tourmente :
C'est par luy que mon ame est de mon sein rauie,
C'est par lui que ie vis vne vie sans vie,
C'est par luy que ma peine est tousiours renaissante.

Puis quand ie pense aux traicts de ta douce beauté,
Ie suis d'vn désespoir plus en plus tourmenté,
Craignant que tu sois fiere autant que tu es belle.

Que ie suis miserable! est-il plus grand malheur
Que brulant d'amitié, se fondant de douleur,
Douter s'on est aimé d'vne amour mutuelle?

XXVIII

Pour vn Anneau de Verre

Si le traict qui mon cœur de sa pointure enferre,
N'eust point esté plus ur ny de plus ferme acier
Que l'anneau qui n'a peu durer longtemps entier,
Anneau comme ta foy seulement fait de verre.

Amour si longuement ne me feroit la guerre,
Et soudain ie romprois son iavelot meurdrier,
Son carquois et ses rets, pour suiure le sentier
Des heureux que l'Archer en sa prison n'enserre.

Je me plains a bon droit de ta foy trop legere
Qui n'est pas diamant, mais verre de fougere,
Que souflant tu refais et recasses souuent.

Et moy ie suis le chien dont la ieunesse fole
Court au long des guerets l'Aloüete qui vole.
Et pensant la haper il ne tient que du vent.



XXIX

PVIS QUE de vos beaux yeux l'amoureuse clairté
Va luire en autre part, il faut que ie lamente,
Non tant pour le regret qui mon ame tourmente
Que pour celle qui vit de vostre volonté.

Je voy desia son œil pensif et attristé,
Craignant perdre l'obiet qui sur tous le contente,
Ie voy desia son dueil lorsque serez absente,
Ie voy la Tourterelle en sa viduité.

Le iour luy semblera quelque minuict obscure,
Et le Printemps, l'Hyuer, horrible de froidure,
Et ny fleur, ny couleur ne repaistra son œil,

O terre bien heureuse où va viure ma vie,
(Dira-t-elle au partir) que ie te porte enuie
Puisque pour t'éclairer tu m'ostes mon Soleil !



XXX

Autre leçon d'après un Ms. de la Bibl. Nat.

PVIS QUE de voz beaux yeulx l'amoureuse clairté
Va luire en aultre part, il faut que ie lamente,
Non tant pour mon regrèt (car tout mal me contente)
Qui me vient pour seruir vne telle beaulté

Que pour celle qui vist de vostre volunté
Qu'amour vint à vous d'vn'amitié constante,
Qui ne viura qu'en dueil lorsque serez absente,
Comme la tourterelle en sa viduité.

Le iour luy semblera vne minuict obscure,
Le printemps luy sera l'hyuer plein de froidure,
Et ne fleur ny couleur n'esiouira son œil.

O terre bien heureuse où va viure ma vie,
Dira-t-elle au partir que ie te porte envie,
Puisque pour t'éclairer tu m'ostes mon Soleil.



XXXI

O bien-heureux Papier recueilli par la main
Qui de mon triste cœur tient la ferme racine :
Ie voudroy comme toy toucher à sa poitrine,
Au milieu des beaux lis et des pommes du sein.

Ie suis à ceste fois enuieux sur ton gain,
Mais puis que ton bonheur de moy prend origine,
Dy luy qu'alors viendra ma perte et ma ruine,
Quand affranchi d'amour on me trouuera sain.

Dy lui pour n'estre plus si dure et si estrange :
« A tromper vn aueugle il n'y a point louange,
» Qui pour guide te suit et ailleurs ne se fie.

Hélas! ie parle au vent, et deuenu tout fier
D'auoir vn tel honneur, tu ne daignes, Papier,
Escouter mes raisons combien que ie t'en prie.



XXXII

Au vent Boree.

Vent qui tourmentes l'air de tempesteuse haleine,
Qui troubles le coulant de Loire sablonneux,
Appaise ie te pry ton orage venteux,
Afin que d'heureux cours Oriane il ameine.

Tu as senti les maux d'vne amoureuse peine,
Car tu fus autrefois d'Orythie amoureux :
Doncques à ton pareil courtois et bien-heureux
Permets que ma priere à ce coup ne soit vaine.

Ha ! ie voy bien que c'est : Amour te va mouuant,
Et poussé de fureur tu luy viens au deuant
Pour baiser son beau sein, sa bouche et son visage.

Certes ie suis ialoux que ie ne puis auoir
Pareille courtoisie et ce mesme auantage,
Plus doucement que toy ie ferois mon deuoir !



XXXIII

Au Songe.

Les hommes et les Dieux, Fortune inexorable,
Et tous les elemens coniurent mon dommage :
Seulement, ô doux Songe, en ce fascheux passage,
Ie ne trouue que toy qui me sois pitoyable.

Tu me fais reuenir la figure agreable
Pour laquelle ie perds en vain le temps et l'âge,
En tel accoustrement telle forme et visage
Que ie voudrois la nuict tousiours estre durable.

Mais rare est ce bien faict, d'autant qu'Amour amer
Ne me laisse beaucoup la paupiere fermer,
A fin contre ses maux que ie ne me repare.

Songe, puis que souuent ie ne te puis auoir,
Au moins quand tu viendras, ie te pry ne vouloir
Remporter si soudain le bien qui m'est si rare.



XXXIV

Comp. d'vne Annee.

L'ANNEE et mon amour ont vn effect semblable,
Le Printemps qui deuoit chasser l'Hyuer grison,
En lieu de fleurs blanchist de negeuse toison,
Mon Printemps amoureux a esté miserable.

L'Esté dont la chaleur aux terres agréable
Meurist tout, n'a meuri la greneuse saison :
Et celle dont ie fais à luy comparaison
N'a fait meurir d'amour le fruit incomparable.

Ny pommes, ny raisins l'Automne n'a porté,
Mon Automne d'amour n'est que sterilité
Qui mon espoir abat comme l'autre la fueille.

L'Hyuer refroidist tout, et du tout refroidi
Ie ne veux que mon cœur soit chaud ny attiedy
Pour vne qui le veut et veut qu'on ne le vueille.



XXXV

Voy ce beau mois plein de souefues odeurs,
Où les forests, les plaines et les fleuues,
Tertres et monts vestus de robes neuues,
Parent leur sein d'vn million de fleurs!

Amour archer courant parmi les cœurs
Deçà delà fait de soy mille preuues,
Et restablist l'Estre des choses veuues,
Semant par tout ses flammes et douceurs.

Tous animaux sauuages et priuez
Ont de l'Amour les ébats éprouuez,
En ce Printemps ami de la ieunesse.

Seuls nous perdons delices et plaisirs,
Sans obéir aux amoureux desirs :
Attendons-nous la debile vieillesse ?



XXXVI

De ce Printemps toutes les nouueautez
Que Flore espand dessus la terre ensemble,
Ne sont en rien, Maistresse, ce me semble,
A comparer à tes ieunes beautez.

Quand ie regarde aux champs de tous costez,
Ie voy qu'en eux ta grace se r'assemble,
Et rien n'y plaist, sinon ce qui resemble
En quelque part à tes diuinitez.

Viendra iamais cette blanche iournee
Qui me sera sur toutes fortunee,
Pour éprouuer l'oracle Delphien ?

« Iuste est tres beau, Santé chose tres bonne :
» Mais (disoit-il) des biens le plus doux bien
» C'est obtenir ce qu'on affectionne. »



XXXVII

PVIS QUE le Ciel me donne vn si bienheureux sort
Que vous aimez le nœu qu'Amour a voulu faire :
Puis que nos cœurs liez aiment à s'y complaire,
Auisez quel plaisir double en moy son effort.

I'ose bien deffier la Fortune et la Mort,
Quand ie voy vostre anneau plein de mon charactere :
Tel bien à mon esprit ne sera nécessaire,
D'autant que vostre image oncques de lui ne sort,

Mais que vaut de vous paistre ainsi de la peinture?
C'est vn bien fantastique et vaine nourriture,
Qui ne sert qu'au défaut du veritable trait.

C'est boire en lieu de l'eau l'ombre de la fontaine :
Nourrissez vos desirs de pasture certaine,
Ie puis mieux vous seruir que non pas un portrait.



XXXVIII

Lors que l'astre iumeau des deux freres d'Heleine
Apparoist sur la nef que tourmente le vent,
(L'abaissant aux Enfers puis au Ciel l'eleuant)
De l'horrible Aquilon s'aneantist l'haleine.

Ainsi belle Oriane, honneur de la Touraine,
Tes deux yeux ont chassé les tonnerres creuans,
L'air enflambé d'eclairs et de feux se suiuans.
Qui nous serroyent le cœur de frayeur et de peine,

Tu n'as pas seulement le tonnerre domté
De qui tout l'air noirci se sentoit agité,
Mais tu as tout ensemble au loin poussé l'orage

Qui (ton Soleil absent) nous pressoit d'vne nuict :
Où ton œil, feu saint Herme, excellemment reluit,
Le Ciel de toutes parts decouure vn beau visage.



XXXIX

La belle Aurore, honneur de l'Orient,
Qui de son teint tout le monde redore,
Pres de Tithon plus ne s'abuse encore,
Car il ne vaut vn plaisir si riant.

De son Vieillard bien peu se souciant
(Lors que d'amour le doux soin la deuore)
Elle s'en va vers l'ami qui l'honore,
En mille ieux sa ieunesse employant.

Vous qui semblez à l'Aurore vermeille,
Puis qu'en beautez vous lui estes pareille,
Faites comme elle : En lieu de son Vieillard,

Aux doux ébats de l'amour inutile,
Elle, pour luy trop ieune et trop gentile,
Sçait bien choisir un Cephale gaillard.



XL

Ie tenois en dançant la blanche main de celle
Qui m'a donné en proye à l'amoureuse ardeur :
La dance ne tenoit en toute sa rondeur
Beauté qui ne cedast à sa clairté nouuelle.

Iamais felicité ie ne pense auoir telle
Que i'eu pressant la main qui me pressoit le cœur.
Auisez quel plaisir si souuent i'auois l'heur
De presser le coral de sa leure iumelle.

O belle et tendre Main, helas! pardonne moy
Si ie te serrois trop : i'allegeois mon émoy
Pressant tes doits polis d'une amiable estrainte.

Par signe ie monstrois que rien ne m'est si cher
Que t'auoir, belle Main, si douillette à toucher,
Et qu'ainsi tu retiens ma liberté contrainte.



XLI

CES beaux cheueux qui me tiennent lié,
Estoyent serrez d'un ret à claire voye,
Et surmontoyent du scofion la soye
Tant leur fil blond est prime et delié.

Son sein d'œillets et de lys meslié
Fut entrouuert quand d'un œil plein de joye
Au fond du cœur un si doux feu m'enuoye,
Qu'il m'a du tout à elle humilié.

Que ie senti d'amoureuse liesse!
Ie ne sçauois, certes ie le confesse,
Que c'est ecstase, et ce rauissement

Qui nous transporte égarez de courage :
Lors ie l'appris, et si creu dauantage
Qu'on peut mourir d'aise et contentement.



XLII

Reproche à la Main.

HA! malheureuse Main qui me rends malheureux :
Ha! trop folastre main, trop legere, trop pronte,
Qui fais, te hazardant, vn honneur de ma honte,
Pour perdre malgré moy le prix d'vn amoureux.

Ha Main! ton naturel est tousiours desireux
De toucher à ce bien dont on fait plus de conte :
Et d'autant que la Main toute chose surmonte,
Tu pensois que ton sort deust estre bien-heureux.

Mais tu deuois vser d'vne honeste licence,
Car ton auancement mon amour desauance :
Acteon se perdit par son œil trop soudain :

Et par toy i'ay perdu la faueur de ma Dame,
Que i'aime plus que toy, que mes yeux, ny mon ame.
Ha que ie fusse heureux si i'eusse esté sans main !

XLIII

Response de la Main.

Quoy ? m'oses-tu blasmer d'auoir bien commencé ?
Ie t'ay monstré comment il te faut entreprendre
Pour en vain sans plaisir ton âge ne despendre :
Ny ta dame ny toy ie n'ay point offensé.

Quand bien dans son esprit elle aura repensé
Comme tu as voulu son esclaue te rendre,
En fin elle pourra plus gracieuse apprendre
Que tu merites l'heur d'estre recompensé.

Et pource qu'elle poize en egalle ballance
D'vn costé ton seruice, et d'autre mon offense,
Elle verra combien ton deuoir lui est cher.

Mon offense n'est rien : l'œil cherche de nature
Pour son obiet le iour, les couleurs, la peinture :
L'oreille aime le son, et la main le toucher.



XLIV

QVAND ie la voy si gentille et si belle,
Si doucement les langues manier
Du Lut aimable, et sa voix marier
Au son mignard que dit la Chanterelle :

D'aise rauy tout le cœur me sautelle :
Sa voix pourroit vn Vlysse lier
Et luy feroit son Ithaque oublier,
Voix de Sereine ou bien d'une immortelle.

Ie pense voir Melpomene au milieu
De ses huit sœurs, et du poëte Dieu,
Qui tient le lut et sur les cordes chante

Du pere sien les diuines amours :
Hommes et Dieux sa douce voix contente,
Mesme à son chant Loire arreste son cours.



XLV

Plein d'vn penser vagabond et soudain
Qui me fait viure à part moy solitaire,
Triste, resueur, à mes amis contraire,
Ie conte en l'air mille discours en vain.

Ie vay cherchant vn obiet plus qu'humain :
Pour mon salut ie deurois m'en distraire,
Mais ie ne puis : car ma belle aduersaire
Par ses vertus me retire à son haim.

Alors ses yeux qui dissipent les nuës,
Dardent en moy d'estincelles menuës,
Cent mille éclairs penetrans iusqu'au cœur :

Si le dehors ne remerque sa haine,
Ainsi voit-on la foudroyante ardeur
Gaster vn glaive et n'offenser la gaine.



XLVI

D'un Breuuage d'eau.

Ie n'aime l'eau, breuuage trop humide ;
Mais quand tu veux que i'en boive d'autant,
Tu prens vn verre, et premiere y tastant
Tu me le tends à fin que ie le vuide.

I'aimerois mieux cette liqueur qui guide
Vers Apollon, mais le verre apportant
Vn doux baiser qui me va confortant,
Me fait aimer cet element liquide.

Tel Echançon refuser ie ne puis,
Doux Echançon, charme de mes ennuis :
Car le beau verre ainsi qu'vn bateau passe

Ce chaud baiser qu'il a receu de toy,
Et de sa leure il le redonne à moy,
Si que telle eau tout le Nectar efface.

XLVII

Ie me retourne arriere à chaque pas
D'vn corps lassé qu'à grand' peine ie porte.
A fin de voir celle qui me transporte
Quand ie m'absente en disant : Ai moy las!

Puis repensant au bien-heureux soulas
Et aux flambeaux dont ie quitte l'escorte,
Mon pié i'arreste ayant la face morte,
Et tien fichez mes yeux pleurans en bas.

Apres ie tremble, et m'ébahis à l'heure
Comment la vie avec mon corps demeure,
Veu que l'esprit en est loin séparé.

Amour dit lors : « Que cela ne t'estonne,
» De viure ainsi tu puis estre asseuré :
» Tel priuilege à tous les miens ie donne.



XLVIII

On nous détend la parole et la voix
Pour delier l'amitié qui nous lie,
Et l'œil ialoux comme un Argus épie
Si du sourcil vn doux clin ie reçois.

En quelque part que i'aille où que tu sois,
Ie vois tousiours nostre vieille ennemie
Qui suit tes pas, et ressemble à l'Enuie
Voulant forcer d'Amour les saintes loix.

Sotte rigueur! tant plus elle s'efforce
Forcer Amour, plus Amour se r'enforce:
Plus nous separe et tant plus nous conjoint.

Vieille maudite, et de sens depouruuë,
Iette sur nous tant que voudras la veuë,
Iusqu'en nos cœurs ton œil ne verra point.



XLIX

Le Soleil quatre fois a fini le voyage
De ses douze maisons, nous ramenant les iours
Et les quatre Saisons, compagnes de son cours,
Depuis qu'à tes beautez i'ai rendu tout hommage.

Toutefois par le temps n'est changé mon courage,
Et ie n'éprouue moins le pouuoir des amours
Qu'alors que ie fu pris : car les tours et retours
Du changement humain sont pour vn cœur volage.

Mais ce qui plus m'a fait constant en amitié
C'est que tu m'as aimé non moins que ta moitié,
Et qu'aussi de ta part tu n'as esté muable.

Quand la cause ne change on ne change l'effet :
Et pour faire en amour l'assemblement parfait
Il faut de mesme poix vne amitié semblable.



L

Ie laisseray le noir qui est vn témoignage
A tous par le dehors de l'inuincible dueil
Que ie souffre en mon sein, depuis que le cercueil
Enferme auarement mon plus riche heritage.

Mais ie ne puis laisser l'ennuy de mon dommage,
Ma Nauire est rompue atteinte d'vn escueil,
Puis que sous le sepulchre est caché ce bel œil
Qui d'amour mutuelle enflamboit mon courage.

O iour, ô heure, ô mois sur tous infortuné,
Où d'éternelle nuict se veit enuironné
L'astre de ces beaux yeux escortes de ma vie !

Vous me serez tousiours merquez d'vn crayon noir
An, mois, iour et moment, où contre mon vouloir
La Parque ma richesse et ma ioye a rauie.



LI

Amour se lamentoit, et sa mere éploree
Dechirant ses cheueux ses plaintes redoubloit,
Quand la perfection que ma Dame assembloit
S'enuola dans le Ciel pour y estre adoree.

La Beauté gemissoit, et d'aspect égaree
D'vn tenebreux manteau sa face receloit :
Des trois Graces la voix par iniure appeloit
La Mort cruelle aueugle, à mal faire asseuree.

L'Honneur et la Vertu crioyent de tout costé :
Nostre Soleil esteint nous sommes sans clairté,
La terre maintenant de lumiere est deserte.

Alors Nature mesme auisant son malheur,
Ententiue aux effets de si iuste douleur,
Quitta le soin du monde en témoin de sa perte.





Amovrs d'Eurymedon et de Calliree (1)

LII

D'vn Miroir.

Povr connoistre les traits de vostre grand' beauté,
Ne croyez au miroir : de son crystal la glace
Ne peut représenter combien peut vostre face,
Si bien au vif que moy par ses fleches domté.

Mirez-vous sur mes ans qui auoyent résisté
Si long temps à l'Amour, méprisant son audace :
Dessus toutes beautez vous emportez la grace
Autant que par mon feu tout autre est surmonté.

Tant plus vn Chesne est dur et ferme de racine,
Tant plus le vent épais qui d'haleine mutine
L'éclate, rompt, abat, declare son pouuoir.

Et tant plus vne ville est d'assaut imprenable,
Le Guerrier qui la prend tant plus est redoutable,
« Des forces et valeurs l'effect est le miroir. »

(1) Eurymedon est le Roy Charles IX et Callirée Mlle Marguerite d'Acquaviva.

LIII

Ie puis tout et ne puis aller voir ma Maistresse,
Maistresse de mon cœur qui me laisse et la suit
Pour viure aupres du sien, soit de iour, soit de nuit,
Renforçant mes desirs et le soin qui me presse.

Que ne puis-ie imiter la force changeresse
Du puissant Iupiter qui tant de formes prit
Quand à cacher ses faits Cupidon lui apprit?
Que ne sçay-ie les arts de Circe enchanteresse?

Ie me transformerois si bien, que tous les iours
Ie paistrois mon desir du fruit de mes amours
Sans que l'œil enuieux espiast ma présence.

Mes seruiteurs ont l'heur que ie ne puis auoir,
Ie voudrois à leur bien eschanger mon pouuoir :
Ainsy de trop pouuoir ie n'ay point de puissance.



LIV

Tv me fais souuenir d'vn diligent Courrier
Qui haste son chemin, s'il arriue qu'il voye
Vn Tronq ou vne Croix au milieu de sa voye
Pensant estre soudain au bout de son sentier.

Son pié comme son cœur se fait promt et léger :
Apperceuant tel signe il est porté de ioye :
Mais apres il se fasche, auisant qu'il fouruoye
Et qu'il est loin du lieu où il deuoit loger.

Ainsi quand au premier Amour me fit poursuiure
Le signe des beautez où ie desirois viure,
Mon desir esperoit d'y attaindre au besoin :

Ores en ramassant les restes de ma vie
Ie cognoy que mon heur n'estoit que fantaisie,
Et que loin i'estois pres, où bien pres ie suis loin.





Amovrs d'Artemis.

LV

QUELLE beauté nouuelle à mes yeux se présẽ
Que iusques à ce iour le malheur m'a caché?
Amour tu n'as encore Apollon empesché
A chanter vn suiet qui si fort le contente.

Ie pensois par la France en beautez excellente
Auoir diligemment le plus beau recherché,
Quand depuis que mon œil aux vostres i'attachẽ
Tout autre souuenir de mon esprit s'absente.

Ores lisant mes vers, honteux ie me repens
Qu'à loüer vos vertus ie n'ay passé le temps,
Pour voir de vos honneurs mes Cartes estofees

Et ie dis à l'Amour : Or' soyons glorieux,
Tu pendras à ton arc de nouueau cent trofees,
Et Cygne ie seray sur tous ingenieux.

LVI

I'ay cent fois desiré, de saincte ardeur épris,
D'enrichir vn bel Hymne, vne Ode, vne Elegie,
Du thresor de beautez qu'à mesure infinie
Le Ciel respand sur vous pour emporter le pris :

Mais la honte craintiue a mon desir repris
Pour n'en pouuoir escrire vne moindre partie,
Quand (outre la beauté qui soudain est rauie)
Ie pense à vostre Esprit, le plus beau des Esprits.

Ainsi ie suis contraint d'imiter ce Timante
Qui voyant la douleur si grieue et si cuisante
D'Agamemnon marri de sa fille immolée,

Et ne pouuant la peindre en tableau de couleur,
Tint de ce Roy dolent la figure voilée,
Et peignit sans la peindre vne extreme douleur.



LVII

HA! que de temps en vain despendit la Nature
A former le portrait d'une si grand'beauté,
Puisqu'un gentil esprit ne s'est point enfanté
Digne d'eterniser si digne créature :

Toute chose naissante vn long âge ne dure
Contre la faulx du Temps au tranchant indomté,
Et contre sa fureur bouclier n'est presenté,
Qui pare mieux ses coups qu'vne viue écriture.

Que ne sont au desir semblables les esprits ?
Par moy si beau labeur se verroit entrepris,
Et ie pourrois au blanc de vostre gloire atteindre :

Si bien qu'vn autre nom iamais ne fust vanté
Qui ne portast enuie à vostre honneur chanté,
Et nul autre Poëte à moy n'oseroit ioindre.



LXVIII

Ie sors d'vne mer trouble en vn serain riuage,
Mon esprit se verra du tout dessauuagé,
Depuis qu'vn neuf Amour a fait que i'ay changé
Auec los éternel vn éternel dommage.

O genereux Pensers nichez en mon courage,
Allez où maintenant mon cœur est engagé,
Vers celle qui le rend de toutes estrangé,
Et l'oste d'auec moy pour le prendre en hostage.

Rapportez vn à vn tout ce qu'elle a de beau,
De sainct, de précieux, de celeste, et nouueau,
Pour en bastir vne œuure excellente et hardie.

Auprès de l'Orient de sa neuue clairté
Ie veux apprendre icy d'vn vers inusité
A fuir l'Occident de nostre courte vie.



LIX

On dit qu'Amour par les yeux finement
Coule en nos cœurs et glisse dans nos vei
Qu'il brule et rend de poison toutes pleines ;
Mais sa vertu nous combat autrement.

Il ne se fait par les yeux seulement
Tyran des cœurs et des raisons humaines :
Mais comme on dit des trompeuses seraines,
Il prend l'oreille et puis l'entendement.

De vos vertus l'Idée et la merueille
Premièrement vint toucher mon oreille,
Le sens commun soudain en fut épris :

Depuis i'ay dit, voyant vostre mérite,
En quel discours sçauroit estre compris
Ce qui n'a point de terme et de limite?



LX

Comp. de Teree.

Après que mille traits tirez de tes beautez
Ont souillé dans mon sang leurs pointures dorees,
Afin que tes rigueurs fussent demesurees
Et que muet ie fusse à tant de crûautez;

En ma langue tes dards se sont ensanglantez
Imitant la fureur des superbes Terees,
Et tout d'vn mesme coup leurs pointes acerees
M'ont le cœur et l'espoir et la voix emportez.

Mais comme Philomele en sa toile tissuë
Decouurit à sa sœur la cruauté receuë,
Sa fortune, son dueil, sa prison, son malheur.

Sur la toile des Sœurs d'vne encre perdurable
Ie peindray ta rigueur et mon sort miserable :
Quel esprit, quel aduis ne trouue la douleur ?



LXI

Si la nauire Argon reluist dedans les cieux,
Montee au rang des feux hors des ondes liquides
Pour auoir sillonné les campagnes humides,
Hardie transportant les hommes demi-Dieux :

Si l'oyseau qui rauit Ganimede aux beaux yeux
A passé les sept Ronds des planetes lucides,
Et flamboye là haut au clos des Hesperides
Pour merque de son cœur noble et audacieux :

I'espere aussi reluire en la voûte diuine
Auec l'Aigle celeste, auec Argon marine
Si prix egal à soy mon desir peut auoir.

Car ie tente vne mer de cent beautez nouuelles,
Puis vn Ciel, où l'amour emplist et fait mouuoir
(Ce que ie tien de luy) mes voiles et mes œles.



LXII

D'vn homicide.

Si ie porte en mon cœur vne playe incurable,
Vos yeux ont fait le coup, et vostre belle main
Enfonce plus auant tousiours dedans mon sein
Le trait de vos beautez qui m'est si redoutable.

Vous estes la meurdriere, hélas, inexorable!
Si tost que ie vous voy le cœur me bat soudain :
Tout mon sang se r'amasse en tel endroit mal sain,
Et bouillant veut iaillir encontre le coupable.

Bien que mort et muet ie ne m'aille plaignant,
Ie vous puis accuser par l'vlcere saignant
Qui lorsqu'en approchez decele vostre offense.

Ainsi quand le meurdrier vient approcher d'un corps
Que son fer a tué, le sang iaillit dehors,
Et les esprits esmeus demandent la vengeance.



LXIII

Comparaison du Phenix.

Comme le seul Phenix au terme de son âge
Amasse les rameaux du bois mieux odorant
Ez forest de Sabee, afin qu'en se mourant
Pour le moins d'un beau feu se brule son plumage.

Ainsi ie fais amas, voyant vostre visage,
De cent douces beautez que mon cœur va tirant :
Puis i'en allume vn feu doucement martyrant
Qui me donne la vie en mon propre dommage.

La flamme du Phenix vient du flambeau des cieux,
Et la mienne s'embrase au soleil de vos yeux,
Où je commets larcin comme fit Promethee :

Aussi i'en suis puni d'vn mal continuel;
Car Amour qui se change en vn Vautour cruel
Me dechire tousiours d'vne main indomtee.



LX

Si c'est aimer auoir tousiours en l'ame
Le souuenir d'vne seule Deesse :
Si c'est aimer se pallir de tristesse,
Mourir absent des beautez de sa Dame.

Si c'est aimer ne viure qu'en la flame,
Si c'est aimer adorer ce qui blesse,
Si c'est aimer ne repenser sans cesse
Qu'à reuoir l'œil qui ma poitrine entame.

Si c'est aimer pour aimer se haïr,
Et tout plaisir se déplaisant fuïr,
Chagrin farouche, ennemi de la vie :

Loin d'vn seul bien s'estimer malheureux,
Ayant sans plus l'ame en ce bien rauie :
Si c'est aimer, que ie suis amoureux !



LXV

Cupidon desarmé.

Amour bandoit son arc comme un croissant voûté'
Quand il veit ma Deesse : aussi tost qu'il l'eut veuë
Il s'estonna vaincu : sa raison fut perduë :
Et luy qui domte tout par elle fut domté.

Ioyeuse elle connut l'effort de sa beauté,
Et ietta dessus luy, tant qu'il fuist, sa veuë :
Plus léger que le vent qui dissipe la nuë
Il fut, euanoüy, de son vol emporté.

D'auanture en fuyant tomba sa trousse pleine :
Telle despouille fit ma Nymphe plus hautaine
Comme ayant triomphé d'un tel Dieu combattu.

Voyla d'où elle fait vne cruelle guerre
Aux hommes et aux Dieux : Amour cependant erre
Solitaire et honteux d'armes tout deuestu.



LXVI

Si l'amant est diuin beaucoup plus que l'aimé,
D'autant qu'il est raui d'vne fureur diuine
Qu'amour, excellent Dieu, luy souffle en sa poitrine,
Que ne recherchez-vous vn bien tant renommé ?

Haussez-vous auec moy, d'vn desir allumé,
Iusqu'au Ciel bien-heureux dont il prend origine :
Si vous suiuez mon cœur, où vostre œil l'achemine,
Nous trouuerons l'estat aux Dieux accoustumé.

Le grand Dieu souuerain les amans authorise,
Et chef des amoureux de ce beau nom se prise,
Ne commandant qu'aimer, et ne voulant qu'aimer.

Son amour vehement toute essence fait croistre,
Et c'est ce qui le fait pour grand Dieu reconnoistre
Faites-vous comme luy pour Deesse estimer.



LXVII

Ie desire chanter les louanges de celle
Qui par ses doux regards et ris délicieux
Egale mon bonheur à celui des hauts Dieux,
Tant elle a, ce me semble, vne grace immortelle.

Mais ie crain que ma voix debile ne soit telle
Qu'il faut pour éleuer suiet si precieux,
Et que taschant la mettre en la voûte des Cieux
Ie n'abaisse l'honneur de sa beauté si belle.

Que feray-ie ? Il vaut mieux tenter si le bonheur
Voudra faire égaler mon vers à son honneur :
« Le cœur ne doit manquer en louable entreprise.

« Puis l'instinct naturel nous fait croire aisément
« Cela que nous voulons et pensons ardemment,
« Et fortune tousiours aux hardis fauorise.



LXVIII

De la fleur du Soucy.

CVEILLEZ, pillez la jaunissante fleur
Qui du Soleil autrefois fut amie,
Que trop d'amour et trop de ialousie
Ont fait changer en si iaune couleur!

Du nez sans plus vous en sentez l'odeur,
Et ie la sens auec la fantaisie
Si que ma face estant toute iaunie
Montre combien i'ay de soucis au cœur!

Le souci double auecque sa racine
Prend accroissance au fond de ma poitrine,
Qu'Amour luy mesme a planté de sa main!

Pleust aux bons Dieux qu'il eust enracinee
En vostre cœur la douleur saffranee
Aussi auant que ie l'ay dans mon sein!



LXIX

De l'Amitié.

Nostre souuerain bien, nostre felicité,
C'est l'heur d'vne amitié qui ne soit ordinaire
Il n'est point d'element plus qu'elle necessaire,
Le Soleil n'est si doux aux moissons de l'Esté.

Je l'estime d'autant qu'en la necessité,
Au milieu du naufrage où Fortune est contraire,
Elle fait preuue à tous de cela qu'on doit faire,
Et combat pour l'ami contre l'aduersité :

Ainsi les feux iumeaux paroissent au nauire,
Quand l'orage cruel luy monstre plus son ire :
Car le geste d'vn Dieu c'est aider en tourment.

On n'auoit d'amitié parauant connoissance
Qu'en songe, qu'en Idée, et par nom seulement,
Sinon depuis qu'en vous elle a pris son essence.



LXX

Plein d'vn Desir qui vagabond me presse
Me déuoyant de tout autre penser,
Ie suy le bien que ie deurois laisser
Vne sauuage et mauuaise Deesse.

Ce faux Desir en nul temps ne me laisse,
Il me dérobe, et ne le puis forcer
Qu'estant le maistre il ne vienne chasser
Tous mes esprits apres ce qui me blesse.

Il me contraint de me fuïr moy mesme
Pour suiure en vain la Nymphe que trop i'aime,
Que nous suiuons comme la nuë en l'air.

On peut en songe ainsi l'Idole prendre
Qui deceuant les mains ne veut attendre
D'vn qui la suit et la pense accoller.



LXXI

IE sens, fiere Artemis, vne double chaleur :
L'vne tient le dehors, l'autre au dedans me brule,
Et me fait endurer vn pareil chaud qu'Hercule
Quand brulant il brula sa venimeuse ardeur.

Elle m'ard les poulmons, les veines, et le cœur,
Esparse en tous endroits : l'exterieure est nulle
Quand au Tropiq d'Hiuer le Soleil se recule :
L'autre en toute saisòn me detient en langueur.

Tu es plus (mon Soleil) que n'est celuy du monde :
Quand il plònge en la mer sa longue tresse blonde
Les hostes de la terre il n'échaufe qu'vn peu.

Mais combien que ie sois loin des rais de ta face
Tousiours leur viue ardeur en moy passe et repasse,
Et ie suis pres et loin vn deluge de feu.



LXXII

O beaux cheueux, liens de ma franchise,
Qui meritez d'accroistre dans les Cieux
De sept flambeaux les astres radieux,
Mieux que le chef qu'Egypte fauorise.

O gorge, albastre, où sa blancheur a prise
Le Lys royal, non du laict precieux
Qui alaitta le Dieu Mars furieux
Où mainte perle a sa beauté conquise !

O belle bouche, en qui tout l'Oriant
A mis ses dons, prodigue, y mariant
Les Diamans aux Rubis que i'adore :

O beaux propos qui naissez au dedans
Et bref, Deesse aux yeux des regardans
Iunon, Pallas, Venus, Dione, Aurore!



LXXIII

Le cruel Vent qui mon vaisseau repousse
Sont vos Dédains opposez au deuant,
Et mes souspirs encontre eux s'eleuant
Font mille esclairs de tonnante secousse.

La Mer Amour, qui triste s'en courrouce,
Et l'arc d'Iris en pluyes se creuant
Ce sont mes yeux qui vont tousiours pleuuant :
Scylle et Charibde est ta cruauté douce.

Ainsi ie fais vne comparaison
Des deux vaisseaux où ie suis en prison
Mais l'vn auprés voit la riue de Loire,

L'autre amoureux de secours déuestu,
De tous costez des tempestes batu,
Ne voit le port, et n'espere victoire.



LXXIV

Des Cheueux.

Ces cheueux crespelus, doux liens de mon ame
Que i'aime d'autant plus que mon plus grand malheur
Vient de trop regarder le blond de leur couleur,
Desnoüez me cachoyent le beau sein de Madame :

Lors mon cœur s'enuola dans cette blonde trame,
Sautant comme l'oyseau, sous l'ombreuse verdeur,
De branche en branche saute au gré de son ardeur,
Et maintenant en vain vers moy ie le reclame.

Deux mains incontinent outre mesure belles
Reserrerent les flots de leurs blondes cautelles,
Et serrerent dedans mon cœur enuclopé.

Ie criay, mais mon sang qui se gela de crainte
Feit estoufer ma voix sous l'estomac contrainte,
Tandis il fut lié et n'en est eschappé.



LXXV

A vn Rossignol.

Dovx Rossignol qui viens tous les ans dans ces bois
Afin de lamenter sous l'espaisse ramee,
Ie reconnois en toy ta plainte accoutumee
Et les accents mignards de ta gentile voix.

Mais tel que l'an passé, helas, tu ne me vois !
La diuine beauté, la vertu renommee
D'vne qui ne sçauroit assez estre estimee,
A ma voile ont changé le doux vent que i'avois.

Tu auras desormais qui ioindra nuict et iour
A tes accords plaintifs ses complaintes d'amour :
En lieu que i'estois libre, ores depuis que i'aime

Tu me verras esclaue apprester à mon cœur
Des soucis pour viande, et de l'œil mon vainqueur
Me faire vn esperon et vn frain à moy mesme.

LXXVI

De la Vertu.

Av dire des anciens maintenant i'ay creance
Qui bien philosophans curieux de sçauoir,
Amoureux de vertu firent tant leur deuoir
Que leur diuin esprit en eut la connoissance.

Ils disoient que Vertu d'immortelle substance
Ne se peut d'œil humain iamais apperceuoir :
Mais que si prenant corps elle se laissoit voir,
Nous brulerions d'amour voyants son excellence.

Depuis qu'elle a pris corps dedans vostre beauté
Ie connois maintenant qu'ils ont dict verité
Des ardans aiguillons dont elle pique l'ame.

Vous estes la Vertu, ie la dois admirer,
Me bruler de son zele, ardemment l'adorer :
Qui d'aimer la Vertu m'oseroit donner blâme ?



LXXVII

Lansac, pere d'honneur, de vertu, de bonté,
Combien qu'en mille faicts paroisse ta belle ame,
Elle se montre aussi quand tu ne donnes blasme
A celuy que l'Amour priue de liberté.

Amour dedans tes vers quelquefois est chanté
Comme Dieu qui les cœurs d'vn beau desir entame,
Et rien qu'à la vertu ses amoureux n'enflame :
Pource les Thespiens festoyent sa déité.

Vne riche maison est bien plus honorable
Et bien plus belle à voir, quand vn feu perdurable
Reluist dans le foyer tres saint et sacré lieu.

Aussi l'homme sentant la chaleur amoureuse,
Plus qu'vn autre diuin ha l'ame plus heureuse :
Qui ne seroit heureux accompagné d'vn Dieu ?



LXXVIII

Mille flots amoureux incessamment roulans
En mon esprit troublé, noyent mon premier aise,
Et faut que ces torrens dans leurs riues i'appaise
Qui serrez de contrainte en sont plus violans!

Le murmure des flots leurs cours ammoncelans
Sur les champs rauagez, ne bruit de telle noise
Que ce Chaos bouillant qui dans moy ne s'accoise,
Traisnant mille pensers l'vn sur l'autre coulans.

Et comme par les champs le débordé rauage
Gaste des Laboureurs l'esperance et l'ouurage,
Arrachant aux sillons la racine des blez;

Ainsi la cruauté, la beauté, l'arrogance,
Ayans tous leurs efforts contre moy redoublez
Déracinent en moy de l'amour l'esperance.





Sonnets dv dveil de Cleophon (1)

LXXIX

IE sçay bien que les fleurs n'ont toujours mesme honneur
Ie sçay que le printems en tous les mois ne dure,
Ie sçay que des forests s'effueille la verdure,
Et que tousiours aussi n'est morte leur verdeur.

Ie sçay bien que la Lune estant rouge en couleur
N'ha tousiours vn tel teint, et pronte de nature,
Qu'elle ne luist tousiours d'vne mesme figure,
Mais ie sçais que tousiours pareille est ma douleur.

Ie sçay bien que tousiours ie loge pour mon hoste
Vn regret des amis que l'infortune m'oste,
Et que de mon penser ils sont tousiours suiuis.

Ie sçay que vainement on gesne sa pensée
D'autant qu'elle est beaucoup des destins deuancée,
Mais bien aimer ne peut retenir tel advis.

---

(1) Ecrits pour Henry III pleurant la mort de ses mignons.

LXXX

Las! vn sommeil de fer accable pour iamais
Cailus et Maugeron et Sainct-Maigrin souz terre,
Que bonté, que beauté, que vaillance de guerre
Regrettent à l'enuy pour la guerre et la paix.

Le desir de qui plus mon ame ie repais
(Combien que tel desir en moy face un tonnere)
C'est de les desirer, et du lieu qui les serre
Deterrer pour le moins leurs beaux noms et leurs faicts.

La mediocrité, le moyen, ni la honte
Ne peuuent commander que ie n'en face conte,
Croyant ne pouuoir pas les soupirer assez.

Que mediocrement les hommes on regrette
Qui mediocrement ont la grace parfaitte :
Les extresmes regrets sont pour ces trespassez.



LXXXI

Comme les fleuues sont à leur source petits,
Puis en gangnant chemin d'vne longue estenduë
Plus larges et plus grands paroissent à la vuë
Augmentez de ruisseaux et de fleuues vnis.

Ainsi depuis le iour que vos corps furent mis
Au rang des non-viuans en saison trop induë,
Les regrets que i'ay faits (telle perte auenuë)
Sont si bien augmentez qu'ils semblent infinis.

Le nombre toutefois en fut lors si extresme,
Que ie n'eusse plus fait en me perdant moy-mesme,
Pource que vous perdant tousiours perdu seray.

Donq celuy qui croira que les sources luisantes
Des fleuues argentins sont à iamais courantes,
Croye que pour iamais ie vous regretteray.



LXXXII

QVE maudit soit l'obiet qui vous troubla le cœur,
Que maudit soit le iour qui vous mit en querelle :
Maudit soit le moment que Lachesis cruelle
Voulut de vos beaux ans estaindre la splendeur.

Maudite soit l'espée à qui vint ce malheur
De se tremper au sang d'vne ieunesse telle :
Maudit le forgeron qui en fit l'alemelle
D'vne main sacrilege et pronte à la fureur.

Maudit soit tout cela qui pourroit estre cause
Que vous ayant perduz iamais ie ne repose.
Maudite soit encor la constellation

(Si pouuoir ha sur nous des astres l'influence)
Qui ioignit vostre mort presque à vostre naissance,
Maudit soit qui se rit de mon affection.



LXXXIII

Alors que le Soleil fait éclipse à la terre
(Le globle de la Lune estant mis entre-deux)
La terre se lamente, et d'vn front tenebreux
Monstre qu'vne frayeur toute en soy la resserre.

Quand aussy le flambeau qui durant la nuict erre
Et qui passe en vn mois tous les signes des Cieux,
Sent eclipse, il paroist chagrin et soucieux,
Et la terre le fasche en luy faisant la guerre.

Quand les bois et les champs perdent leur ornement
Ils ont la face triste, et tout egalement
Se voile de tristesse où il perd sa lumiere.

Donq ie pleure à bon droit, ie lamente et me plains,
Voyant les beaux soleils de la ieunesse estains,
Qui s'eclipsant à moy m'enferment en la biere.



LXXXIV

Visitant l'autre iour vos tombes honorables
I'auisai que l'amour les parfumoit d'encens
Et que d'vne autre part, en gracieux accens,
Les Kharites chantoient des chansons pitoyables (1).

Amour de son carquois et fleches redoutables
Y dressoit vn grand feu, signal aux regardans
Que toute sa puissance enclose là dedans
N'esperoit plus de faire aucuns faicts memorables.

Les petits ieux mignards, les gentils amoureaux,
Les beautez luy aydoient autour de voz tombeaux
A gemir vostre perte à nulle autre seconde.

Alors ie m'escriay, voyant ce diuin dueil :
Tu es le plus heureux des cercueils, ô Cercueil!
Embrassant le plus rare et precieux du monde.

(1) Les *Kharites :* les Grâces.



LXXXV

Le ieune Maugeron voyant Cailus s'armer
Pour se mettre au hazard de venger sa querelle,
Ne voulut endurer (cœur d'amitié fidelle)
Que sans luy le combat vint à se consommer.

Beau comme vn que Venus sur tous voudroit aimer,
Vaillant comme sont ceux que vrais Mars on apelle,
Amy tel que l'antique et la saison nouuelle
N'en pourroit vn plus grand n'y semblable nommer.

Or tuant au combat la personne ennemie,
Il estaingnit aussi le tizon de sa vie,
Et la Parque se mit en ses beaux cheueux d'or;

Mais auant il ietta cette braue parolle :
Mourir pour mon amy tant et tant me consolle,
Que si ce n'estoit fait, ie le voudrois encor.



LXXXVI

Qvand le fils de Nestor vit choir en sa poitrine
Le glaiue de celui que l'Aurore enfanta :
Quand Patrocle sentit le fer qui le donta
Dessous la main d'Hector plein de force diuine :

Tous deux souillez de sang en leur face iuoirine
Eurent Achille alors qui fort les regretta,
Mais ie vous ay gemy plus que ne lamenta
Ce Prince qu'eut pour fils la deesse marine.

Il coupa ses cheueux au dueil de ses amis
Que ses vœux à son fleuue avoient desia promis,
Et i'ai coupé les miens dessus vos funerailles ;

Mais ce debuoir est peu, car si de ce bas lieu
On ozoit s'en aller sans le congé de Dieu,
Mon espée eust plongé dans mes propres entrailles.



LXXXVII

Les cendres de Memnon prirent forme d'oyseaux,
La fille de Tantale en pierre fut changée,
Et ie desire voir ma figure rangée
En tout ce qui pourroit seruir à vos tombeaux.

Ie voudrois que mes yeux deuinssent les flambeaux
Par qui fust à iamais vostre tombe esclairée,
Et que mes os changez en pierre elabourée
Peussent representer vos corps polis et beaux.

Ie voudrois que ma langue en voix fust conuertie,
Qui rendist en tous lieux vostre gloire infinie,
Et que mon reste fust vn Printemps ieune et doux.

Qui près de vos tombeaux portast mille fleurettes
Inscrites de voz noms et peintures parfaittes,
Afin que tout de moy ne fust rien que de vous.





Sonnets divers.

LXXXVIII

Devant que l'on deualle vn nauire en la mer,
Et deuant qu'vn bateau descende en la riuière,
On ne sçait s'ils sont bons pour prendre leur carriere,
Sans craindre à leurs costez les vagues escumer.

Deuant qu'aucuns vaisseaux se puissent estimer
Parfaits, bien agencez, et de bonne matière,
Soit qu'ils soient faits de terre ou d'une masse entiere,
Il faut quelque liqueur au dedans enfermer.

Or comme on ne sçait point si leur nature est ferme
Deuant que dedans eux quelque liqueur s'enferme,
Les vaisseaux par cela se connoissans entiers,

Aussi vous ne pouuez deuant qu'en faire espreuue
Sçauoir si la constance en mon ame se treuue :
Celle qui aime bien se fie volontiers.



LXXXIX

De la Punition diuine.

Afin que les meschans sentent plus griefuement
Et plus au vif les trais qu'vn changement aporte,
Affligez d'vn regret qui poingne en toute sorte,
Dieu par fois ha coustume en user tellement.

Il retarde l'effet du iuste chatiment,
Et d'vne impunité leur semble faire escorte,
Leur ottroye fortune et plus grande et plus forte,
Et des plus grands bonheurs leur donne sentiment.

Sont-ilz haut esléuez, soudain il les atterre,
Il punist leurs mesfaits, leur estomac enferre
Plus viuement nauré par la mutation.

Tousiours enfin la peine, encore qu'elle cloche,
(Courent tant qu'ils voudront) près des meschans aproche,
Et rarement omet une punition.



XC

D'vn Baiser.

IL aduint une fois qu'Amour auoit laissé
La mere de beauté que sa mere on apelle,
Lors Venus en cherchant ce fils eslongné d'elle
Crioit qu'on se gardast d'en estre carressé.

Elle crioit partout qu'on estoit offensé
Par infinis attrais dont vse sa cautelle,
Mais l'vn des principaux que racontait la belle
C'estoit que ses baisers mille cœurs ont blessé.

Fuyez tous ses baisers, ce disoit Cytherée,
Ses baisers rendent l'ame ardente et alterée,
Ilz sont pleins de venin, ilz sont pleins de poison.

Par toy ie le connois, ô Nymphe sans pareille !
Depuis que i'ai baisé ta leure si vermeille,
Ie brule, ie suis feu, i'ai perdu ma raison.



XCI

Que rien ne se perd.

Rien ne se perd au monde, et ce qui diminuë
En quelqu'endroit du monde ailleurs en gagne autant.
Si la mer quelquefois vn païs va gastant,
Elle laisse autre part autant de terre nuë.

S'il se descouure aussi quelque terre inconnuë
A quelque voyageur sur la mer frequentant,
Il ne faut pas douter que la mer s'escartant
N'en cache autant ailleurs, l'ostant à nostre vuë.

Quand aussi quelque bien ou plaisir se depart
Et s'esgare de nous, il se trouue autre part,
Ou nous en recouurons ailleurs vn tout de mesme.

Vous voyant i'ay connu que mon dire est certain,
Car en vous i'ay trouué plus de grace et de gain
Qu'en tout ce qui iamais me fut vn bien extresme.

XCII

Que personne n'est libre.

NVL, quiconque soit-il, ne vit en liberté.
Nul au monde n'est libre, et quelque seruitude
Presse tous les humains de chaisne douce ou rude,
Selon qu'est le suiet de leur captiuité.

L'vn est serf de l'argent dont il est surmonté,
L'autre suit la fortune aveq soin et estude,
L'vn s'esclaue aux Seigneurs payans d'ingratitude,
L'autre se fait captif de toute volupté.

L'vn ha l'ambition qui le tient en seruage,
L'autre sert à vn peuple et ingrat et volage,
Les loix d'austre costé nous empeschent d'vser

Des mœurs et des façons qui souuent peuuent plaire :
Chacun ha son lien, mais beaucoup on peut faire
Quand au plus doux seruage on se peut exposer.



XCIII

Du feu cheualier du Bonnet.

Le Nocher qui longtemps dessus les flots venteux
Sur la mer ha souffert maint different orage,
Est aise quand il voit la terre et le riuage,
Eschapé des hazards et des vents perilleux.

Il apelle, il saluë, aueq vn cœur joyeux
Le port bien asseuré : puis loing de tout naufrage
Il passe doucement auprès de son mesnage
Le reste de ses ans desia foibles et vieux.

Ainsi après auoir dedans la mer mondaine
Passé mille périls en differente peine,
Bonnet se resiouit à l'heure de sa mort;

Pour ne deuoir plus rien à quelqu'vn des celestes,
Il se mit volontiers souz les ombres funestes
Et le trespas certain luy sembla comme vn port.

XCIV

Du gris. — Au Roy.

Si vous aimez le gris, vous aimez patience
Conioincte aux bonnes mœurs et à l'humilité;
Au trauail esperant, à la fidelité,
Qui mettent soubz le pied toute folle arrogance.

Les sainctz religieux qui preschent l'abstinance
Vestent d'vn habit gris leur simple austerité :
Mille pierres d'eslite en parent leur beauté,
Mille fleurs sur les champs en parent leur substance.

Les cendres, demeurant de tous feux consommez,
Sont grises, et aussi mille corps estimez
D'animaux endurans patiemment la peine.

L'aimant ami du fer s'habille tout de gris :
En la terre et au ciel il est d'excellent prix,
Doncques si vous l'aimez ce n'est vne amour vaine.

XCV

Du Noir.

La modeste Venus la honteuse et la sage
Estoit par les anciens toute peinte de noir,
Et pour veuuage, dueil, loyauté faire voir
La tourtre aussi fut faitte aveq vn noir plumage (1).

La sommeilleuze nuit qui noz peines soulage,
Qui donne bon conseil, se fait noire aparoir;
Les mysteres sont noirs, profonds à conceuoir,
Noire est la vérité cachée en vn nuage.

Mille corps et non corps d'vn excellent effet
Ont ce teint, et sans luy nul portrait n'est bien fait :
Chacune autre couleur l'vne en l'autre se change.

Luy seul est sans changer, signe de fermeté,
De regret, de sagesse : aussi je l'ay chanté
Pour vne qui sur toute en merite louange.

(1) Tourtre : *Tourterelle.*



XCVI

Du bleu et de l'orangé. — A ma lumiere.

Ie leue à tous momens dedans le Ciel mes yeux,
A tous momens aussi de vous j'ay souuenance,
Voyant que voz couleurs, belles par excellence,
Seruent d'habillement et parement aux Cieux.

Vn beau manteau de bleu luizant et precieux,
Plein d'infinis rayons d'orangée aparence,
Quatre mois sans nuage a vestu leur essence,
Tant le Ciel de vous plaire aparoist curieux!

Nephele son amante et déesse des nuës,
Ialouze que par luy voz beautez soient connuës,
S'opposant quelquefois l'empesche de vous voir,

Mais soudain il la chasse afin qu'il vous admire :
Donq honneste et diuin soit loué mon deuoir
Aspirant aux beautez où le Ciel mesme aspire.



XCVII

Du jaune doré.

Las! qu'est-ce que diroient tant de chozes dorées,
Et la belle Judith, et l'or tant desiré,
Si i'oubliois l'honneur du beau jaune doré,
Veu que millē beautez par luy sont adorées.

Les images ne sont que bien peu reuerées,
Si leur habillement ne s'en voit honoré :
Tous les fruits ont de luy leur dessus peinturé
Quand de maturité leurs peaux sont colorées.

Les astres enleuans des beautez tout l'honneur
Ne sont tant estimez que pour cette couleur;
Cerès n'aime ses champs s'ilz n'ont telle teinture.

Il enrichit la terre et les cieux d'ornement,
Il signifie aussi le doux contentement :
O Dieu! contente-moy d'effet et de peinture.



XCVIII

A M. Yves le Tartier
doyen de S. Estienne de Troyes.
— En quoy consiste la Vertu.

Il ne faut trauerser les gouffres inhumains
Du long, large Océan, ni de son Amphitrite
D'vn bout à l'autre bout qui la terre limite
Pour trouuer la vertu déesse à tous humains.

En la bouche consiste et au cœur et aux mains
D'atteindre à son honneur : quand le cœur ne medite
Rien que l'honnesteté qui louange merite,
Et quand d'honnestes mots tous nos discours sont pleins.

Quand noz deux mains aussi n'exercent nulle chose
Sinon ce qu'en auant la vertu nous propose :
Voilà comme le vice est captif enchaisné.

Donq si penser, si dire, et faire chose honneste
Du laurier des vertus nous couronne la teste,
Qui mieux que vous merite en estre couronné?



XCIX.

Pour une Peinture. — A Mlle Janne du Plessis.

Comme le peintre Apelle, en tous endroits vanté,
Ne passoit aucun iour sans tirer vne ligne
De l'art où il estoit par dessus tout insigne,
Pour quelque empeschement qui luy fust presenté.

Ainsi le Ciel heureux vzant de sa bonté
Ne cesse tous les iours de montrer quelque signe
De l'amour qu'il vous porte, en vous rendant plus digne,
Et faizant chaque iour croistre vostre beauté.

Pourtant il vous faudroit vn Miquel-Ange encore
Excellent au perfait qui la peinture honore
Qui ne peust retirer sa main de son tableau.

Si le Ciel fauorable augmente d'heure en heure
Voz beautez où la grace auec l'amour demeure,
Faut-il pas tous les iours vous peindre de nouueau?



C

Vn amour qui s'estaint au fleuue d'oubliance
Et ne passe au delà du riuage oublieux
Ne se peut dire amour, mais il s'appelle mieux
Vn faux semblant de luy soutenu d'aparance.

Les colombes tousiours cherchent leur demeurance
Où l'édifice est blanc, puis soudain qu'il est vieux
(La blancheur disparuë) ilz cherchent autres lieux,
Mais je n'estime point vne telle inconstance.

Ie ressemble au lierre : il aime constamment
L'arbre son bien-aimé, sans faire changement,
Et comme s'il viuoit, en son trespas l'embrasse.

Voyez-vous pas ce tronc sec et desraciné
Qui des bras du lierre est tousiours enchaisné?
Mon amour sur la mort a gangné telle place.



CI

Ie veux mal au printems, ie veux mal à l'esté
De ce qu'ilz sont si beaux et jouïssent à l'aize
De celle qui me tient en glaçon et en braize :
Ie voudrois que l'hyuer leurs honneurs eust gasté.

Ilz paroissent plus beaux que iamais n'ont esté
Afin que leur saison dauantage luy plaize.
Ha ! faux competiteurs de volonté mauuaize,
Ne tenez plus aux champs ce que m'auez osté.

Laissez la retourner afin que ie la voye,
Si vous ne desirez que dessus vous i'enuoye
Mille imprécations pour vous faire perir.

Sa veuë à la parfin ne vous peut estre vtile
Si ie meurs absent d'elle au seiour d'vne ville,
Sa presence a pouuoir de vous faire mourir.



CII

Les habitans de Crete et les peuples de Thrace
Marquoient de pierre noire vn iour infortuné,
Et les iours qui auoient vn bonheur amené
Estoient marquez du teint qui la noirceur efface.

Si d'vne pierre noire en differente place
I'auois marqué les maux qui m'ont enuironné,
Depuis qu'à bien aimer les Cieux m'ont destiné,
O que les cailloux blancs tiendroient bien peu d'espace.

I'ay esté fortuné, i'ay esté malheureux,
Selon que m'a permis le sort aduentureux
Et comme Iupiter dispense nostre vie.

Mais entre les beaux iours qui m'ont porté bonheur
Celuy-ci dessus tous emportera l'honneur
Si l'heur est le plus grand dont on a plus d'enuie.



CIII

A Mlle Helene de Surgères.

I'imaginois, Helene, en ce lieu solitaire,
Au milieu des vallons, des ruisseaux et des bois,
Donner quelque relache aux plaintes de ma voix,
Et faire reposer mon trauail ordinaire.

Mais Ronsard adorant ta vertu non vulgaire
L'a tant mise en auant parmy tous les endrois
Qu'on ne vante qu'Helene, et là ie reconnois
Que tout est desireux de te pouuoir complaire.

Les fontaines, les pins ne portent que ton nom,
Et moy qui ne te hay, ioyeux de ton renom,
Ie rallume en ces feux mon amoureuse cendre.

Ruisseaux, monts et forests entendent mes amours,
Se plaizent d'y respondre, et ie ne chante aux sourds,
Mais celle qui les doibt ne les veut pas entendre.





Pièces diverses.

CIV

Pour vn festin
faict aux Tuilleries aux ambassadeurs polonais (1).

—

LA NYMPHE ANGEVINE

Monarque inuincible, Charle,
Ne tourne à témérité
Si devant ta Royauté
Seule des Nymphes je parle.

Je veux chantant de ton Frere
Que m'as donné pour seigneur,
Montrer ma ioyeuse ardeur
Au succez de son affaire.

Le Pere du Ciel me donne
Tousiours des Princes guerriers,

(1) Cette pièce ne se trouve que dans l'édition de 1575.

Qui gaignent par les Lauriers
Mainte royale couronne.

Passerois-ie sans le dire
Mon heur fatal et diuin,
Voyant mon Duc angeuin
Roy du Polonois Empire?

Je reconnois (fortunée)
En mon valeureux Henry,
Que mon fils est fauory
D'éternelle destinée.

Vn Loys de mesme race,
Mon seigneur, sang de Valois,
Au millieu des Polonois
Choisit une mesme place.'

L'isle au triple promontoire
Sicile, tombeau de ceux
Qui eschelerent les Cieux
Sçait la splendeur de ma gloire.

Les campagnes Idumées
Et la saincte region,
Mainte fiere nation
Sont de mes palmes semées.

Et nostre Henry n'est moindre
En rien à ses deuanciers :
Ses faicts qui marchent premiers
Peuuent leurs gloires éteindre.

Aussi le nom de ses gestes
Ne l'a moins qu'eux auancé
Et par là sera poussé
Dessus les voûtes célestes.

Comme des fins de l'Asie
La Romaine maiesté
Receut le sceptre apporté
De mainte cité choisie;

Ainsi la maison feconde
De France, florist d'enfans,
Qui genereux triomphans
Commandent par tout le monde.

Royne, mere plantureuse
De tant de Princes tous Roys,
Ains la mere des François
Vy quatre fois bien-heureuse.

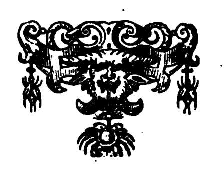
Priant du Ciel l'influence,
Qui a voulu couronner

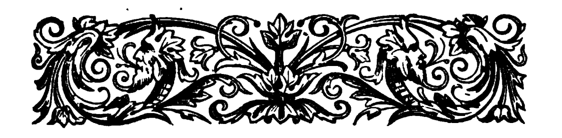
Ton fils Heny, fortuner
Sa valeur et sa puissance.

Et comme dès son ieune âge
Il a vaincu les dangers
Au milieu des estrangers
Il prospere dauantage.

Heureux aux peuples estranges
Non moins qu'aux François, afin
Que de cet œuure la fin
Porte en tous lieux ses louanges.

Car la vertu qui l'incite,
Ses victoires, ses hauts faits,
Sont dignes qu'à tout iamais
L'heur ensuyue son merite.





CV

VN ADIEV

GVIDE mes pas, amoureuse Maistresse,
Auec Amour, or que plein de tristesse
Bien loing de toy ie m'absente d'ici,
Rompu de dueil, de peine et de souci :
Ie sens desia s'aneantir ma force,
Et que de moy ne reste que l'escorce.
Laissant ici ma pensée et mon cœur
Restez en l'œil qui en fut le vainqueur :
Estre ie pense en vne fosse noire
Depuis qu'il faut que ie quitte mon Loire,
Et deuant moy campe vne obscure nuict,
Sortant du iour qui tout seul me reluit.

I'auray du corps mon ame separee,
Ie sens desia qu'elle n'est asseuree,
Et qu'à l'adieu de ce triste depart
Elle s'en va loger en autre part,

Viuant sans plus lorsqu'en tes yeux, madame,
Elle se paist et nourrist de sa flame.
Sans ame, ô Dieu pourray-je respirer !
Vist-on iamais l'homme vif demeurer
Sans auoir l'ame au corps, le corps mouuante ?
O chers amans, pleins d'amitié constante
Regardez-moy ! vous verrez l'amoureux
Estre viuant en plaisirs langoureux,
Mesme sans ame, et sans cœur et sans vie,
Qui ont tousiours ma maistresse suiuie :
Tel privilege ha l'amoureux transi,
Viure en l'aimee, et ne viure qu'ainsi.

Coutaux vineux adieu, plaines herbeuses,
Course de Loire aux riues sablonneuses,
Adieu, maison de nos amours témoin,
Tousiours mon nom fay bruire en quelque coin,
Afin qu'on aye en si facheuse absence
Vne heure au iour de moy la souuenance,
Qui me sera bien suffisant payment
De mon gentil et gracieux tourment.
Adieu, plaisirs, amoureuses blandices,
Adieu mon bien, mes plus chères delices,
Adieu mon cœur, mon sang, mon souuenir :
Las ! que pourray-ie, estant loing, deuenir ?
Loin de tes yeux qui mon âme sustentent,
Et seuls tousiours seulement me contentent

